

# *la lettre powysienne*



*numéro 14 – automne 2007*

## Sommaire

|                                                                           |      |
|---------------------------------------------------------------------------|------|
| Editorial . . . . .                                                       | p. 1 |
| Tension spirituelle dans <i>Glastonbury</i> , M. Henderson-Peal . . . . . | p. 2 |
| Spiritual tension in <i>Glastonbury</i> , M. Henderson-Peal . . . . .     | p. 3 |
| Entretien: John Cowper Powys et la psychanalyse . . . . .                 | p.16 |
| A discussion: John Cowper Powys and psychoanalysis . . . . .              | p.17 |
| Et <i>Psychoanalysis and Morality</i> ? J. Peltier . . . . .              | p.30 |
| And what about <i>Psychoanalysis and Morality</i> ? J. Peltier . . . . .  | p.31 |
| Céramique et littérature, Anne Kerzeas (photos A.K.) . . . . .            | p.36 |
| Ceramics and literature, Anne Kerzeas (photos A.K.) . . . . .             | p.37 |
| Béla Hamvas (1897-1968), J. Peltier . . . . .                             | p.46 |
| Béla Hamvas (1897-1968) (English), J. Peltier . . . . .                   | p.47 |
| Pêle-Mêle . . . . .                                                       | p.50 |
| Pêle-Mêle (English) . . . . .                                             | p.51 |
| Sven Erik Täckmark (Malmö 1916–Stockholm 2007) . . . . .                  | p.52 |
| <i>Psychoanalysis and Morality</i> (an extract)                           |      |

Traductions et photographies de J. Peltier sauf indication contraire

Translations and photographs by J. Peltier unless otherwise indicated

Site Internet de *la lettre powysienne*:

<http://www.powys-lannion.net/Powys/LettrePowysienne/PowysLettre.htm>



## Editorial

Tenter de se mesurer aux théories changeantes de John Cowper Powys est presque toujours une entreprise folle, et bien davantage encore de chercher à comprendre ce qui aura été, au long de sa vie, la position d'un homme qui à l'âge de 61 ans déclare: "Selon mes théories, c'est par la raison qu'on atteint à l'irrationnel, par la volonté qu'on change de caractère et par l'imagination qu'on recrée le monde!"<sup>1</sup> Mais il y eut une époque où il se montra intéressé par la psychanalyse et les possibilités qu'elle offrait pour le bonheur de l'homme, et c'est pourquoi nous voulions montrer dans ce numéro différentes approches qui pourraient, selon lui, nous permettre de découvrir une possible harmonisation de notre être avec le monde dans lequel nous avons été précipités.

En vérité, il se pourrait bien que ce soit précisément dans *Les Enchantements de Glastonbury* qu'il nous est donné d'avoir une description précise de cas psychologiques illustrés par différents personnages qui découvrent des issues opportunes à l'assouvissement de leurs passions, qu'elles soient matérielles ou spirituelles. Ceux qui ne peuvent accéder à une telle libération sont rejetés dans un enfer de leur propre création.

La sagesse consiste donc à nous contenter de notre solitude et de nos propres œuvres. C'est là seulement que nous trouverons des solutions authentiques à nos problèmes moraux. Powys avait bien besoin de faire le point lui-même, et dans ses divers essais, il suggéra quelques moyens de s'en sortir. A travers ses conseils réitérés de revenir à la Nature, aux éléments, abandonnant ainsi les tentations artificielles de la prétendue civilisation, il nous remet sur la voie.

oooooooooooooooooooo

It is almost always a challenge to confront John Cowper Powys's protean theories, and even more so, to investigate what during his life could have been the position(s) of a man who at age 61 declares: "My theory is that it is with the reason that we attain the irrational, with the will that we change our character and with the imagination that we re-create the world!"<sup>2</sup>. But there was a time when he showed himself attracted to psychoanalysis and its possibilities for man's happiness, and this is why we wanted to show in this issue different approaches which, according to Powys, could help us find a possible harmonization between our being and the world into which we have been cast.

In truth, it might well be that it is precisely in *A Glastonbury Romance* that we are offered a precise description of psychological cases where the various characters who claim our attention find opportune outlets to assuage their passions, whether materially or spiritually. Those who cannot achieve such liberation are thrown into a hell of their own making.

Wisdom finally consists in falling back on our solitude and on what we can create. Only then would we find genuine solutions to our moral problems. Powys was in real need of them himself, and in his different essays he suggests a number of ways out. His reiterated recommendation to go back to our Mother Nature, to the elements, thus forsaking the false lures of so-called civilisation, puts us back on the right track.

---

<sup>1</sup> J.C. Powys, *Autobiographie*, tr. M. Canavaggia, Gallimard 1965, p.249

<sup>2</sup> J.C. Powys, *Autobiography*, Colgate University Press 1968, p.275

## **Tension spirituelle: transfert et sublimation du désir érotique dans *Les Enchantements de Glastonbury*<sup>3</sup>**

L'ENERGIE GENEREE par le désir érotique, court-circuitée et transformée en désir spirituel, est un thème récurrent chez John Cowper Powys qui fait dire à Uryen dans *Camp Retranché*:

“Le désir implorant, insatisfait—mais il n’y a rien qu’il ne puisse faire!  
Exalte le sexe jusqu’à ce qu’il éteigne le soleil et maintiens-le dans la  
stérilité! Voilà le tour de passe-passe, le grand tour de passe-passe de  
toute vie spirituelle!”<sup>1</sup>

Pour Sylvanus Cobbold, le prêcheur mystique des *Sables de la mer*, les femmes sont un moyen de parvenir à la source de son inspiration religieuse. Elles sont attirées par son magnétisme, son charisme et partagent son lit dans un état d’harmonie supra-sexuelle.

Il avait depuis longtemps acquis le pouvoir précieux... de réduire  
l’intensité du désir physique à un niveau propice à la prolongation plutôt  
qu’au paroxysme de l’extase érotique.<sup>2</sup>

Dans les romans gallois de Powys (*Porius* et *Owen Glendower*) l’on trouve un concept propre au christianisme celtique, à savoir une instrumentalisation de la pulsion érotique du désir charnel avec l’intention de dépasser ce désir et de le transformer en amour de Dieu. Le moine, l’homme d’Eglise, partageait la couche d’une jeune fille sans la toucher, se soumettant à la tentation pour mieux dominer celle-ci, absorbant ainsi les qualités de pureté, de chasteté de la jeune pucelle, lesquelles sont les qualités divines de la Vierge Marie. Voyons comment ce désir est orienté vers le Christ dans *Les Enchantements de Glastonbury*.

Deux des personnages principaux de ce roman, Sam Dekker et Owen Evans illustrent ce type de tension. Sam, le fils du pasteur, est très amoureux et très attiré physiquement par Nell, une jeune femme mariée. Il s’oppose à son père qui souhaiterait qu’il fasse des études de théologie, en lui déclarant ne pas aimer le même Dieu. Sam essaie malgré tout de lire des ouvrages théologiques et emprunte les *Confessions* de St Augustin dans la boutique de l’étrange libraire gallois Owen Evans. Ce dernier est un passionné de mythologie celte, il écrit d’ailleurs une vie de Merlin, ce qui constitue une affirmation objective de ses valeurs spirituelles. Par ailleurs il nourrit en secret une pulsion perverse pour les ouvrages sur le sadisme, dont un au titre révélateur qu’il cache au milieu des ouvrages de théologie: *Le Péché impardonnable*. Cet aspect de sa vie mentale correspondrait plutôt à une négation subjective de sa liberté personnelle. Owen épouse Cordelia, la fille de John Geard, prêcheur évangélique, et maire de Glastonbury. Geard est à l’origine d’une grande représentation publique de la Passion du Christ. Ce ‘Mystère’ doit aussi représenter d’autres éléments de la mythologie sacrée de Glastonbury. Toutes ces tensions physiques et spirituelles se croisent, interagissent, s’amplifient, décroissent et se transforment tout au long du roman.

L’énergie ainsi produite est à la mesure de ces tensions, de ces mouvements, lesquels font office de médiateurs pour toutes ces interactions. Le désir érotique de Sam aussi bien que l’érotisation des pulsions sadiques de

---

<sup>3</sup> Communication lue à la Sorbonne le 28 avril 2007.

<sup>1</sup> J.C. Powys, *Camp Retranché*, “Mai-Dun”, Grasset, 1967, p.250

<sup>2</sup> J.C. Powys, *Les Sables de la mer*, Plon, 1958, p.335

## Spiritual tension: transfer and sublimation of desire in *A Glastonbury Romance* <sup>5</sup>

THE SHORT-CIRCUITING of erotic desire and its transformation into spiritual desire is a recurring theme for John Cowper Powys, who has Uryen say in *Maiden Castle* :

“Rampant desire unfulfilled—why, there’s nothing it can’t do. Stir up sex till it would put out the sun and then keep it sterile! That’s the trick. That’s the grand trick of all spiritual life.”<sup>1</sup>

In much the same way, for Sylvanus Cobbold, the mystic preacher in *Weymouth Sands*, women are a means of reaching to the origin of his religious inspiration. Attracted by his magnetism and great charisma they share his bed in a state of supra-sexual harmony.

He had long ago acquired that precious power... of reducing the intensity of his physical desire to a level that lent itself to the prolongation rather than to the culmination of the erotic ecstasy.<sup>2</sup>

In Powys’s Welsh novels (*Porius* and *Owen Glendower*) there are examples of a concept from Celtic Christianity whereby erotic impulse is used with the intention of bypassing desire and transforming it into the love of God. Monks or holy men would sleep alongside a young girl without touching her, submitting themselves to temptation in order to overcome it and thus absorbing the young virgin’s purity and chastity which are also Our Lady’s divine qualities. Let us see how this desire is oriented towards Christ in *A Glastonbury Romance*.

Two of the main characters, Sam Dekker and Owen Evans illustrate this type of tension. Sam, the parson’s son is very much in love and physically attracted to Nell, a young married woman. He opposes his father who would like to see him read theology by declaring he does not love the same God. However, he tries to read religious works and borrows Augustine’s *Confessions* from Owen Evans, the eccentric Welsh antiquarian. Owen is an expert on Celtic mythology and is working on a life of Merlin, an objective statement of his spiritual values. He is also fascinated by books on sadism, and he has hidden one of them, *The Unpardonable Sin*, among the books on theology. This darker side corresponds to a subjective negation of his personal freedom. Owen marries Cordelia, the daughter of John Geard the Evangelist preacher and Mayor of Glastonbury. John Geard is organising a pageant representing Christ’s Passion as well as other elements of the town’s sacred mythology. All these physical and spiritual tensions meet, interact, increase, decrease and are transformed throughout the novel.

The energy thus produced follows the extent of these tensions and movements which mediate all these interactions. Both Sam’s erotic desire and the eroticisation of Owen’s sadistic urge, under constant restraint, undergo variations in pressure entailing disturbances of an intensity which produces explosions (ecstasies and epiphanies) but also implosions. The energy of carnal desire that is part of human affects changes its intensity and becomes spiritual energy, whether centred on Christ or on elements of Celtic myth.

Owen Evans both enjoys his evil thoughts and suffers from them. He is haunted by an image that comes from his childhood of “a killing blow delivered

---

<sup>5</sup> Communication presented at the Sorbonne, 28 April 2007 (Tr. M. Henderson-Peal).

<sup>1</sup> J.C. Powys, *Maiden Castle*, Univ. of Wales Press, 1990, p.242

<sup>2</sup> J.C. Powys, *Weymouth Sands*, Rivers Press, 1973, p.380

Owen, sous contrainte constante, subissent des variations de pression et transportent des perturbations dont l'intensité produit des sortes d'explosion (extases ou épiphanies), mais également des implosions. L'énergie du désir charnel, physique, propre à l'affect humain, change d'intensité pour devenir énergie spirituelle (centrée sur la figure du Christ ou bien sur les éléments des mythes celtes).

Owen Evans jouit et souffre à la fois de ses pensées coupables. Il est hanté par l'image qui le poursuit depuis son enfance "d'un coup fatal porté avec une barre de fer", image qui figure également dans *Le Péché impardonnable*:

Certaines images étaient d'une si séduisante perversité que ses genoux tremblaient à les évoquer. Dans la pire de ces images, il était question d'un coup fatal porté avec une barre de fer.<sup>3</sup>

Owen Evans en éprouve un désir érotique: plus la tension mentale est forte, plus il se trouve affaibli physiquement:

... l'ancienne et fatale tentation lui revint à l'esprit. Elle s'attaquait à lui d'une manière vague, brumeuse, c'était une atmosphère, celle mortellement douce du poison qu'on ne peut pas décrire.<sup>4</sup>

Le courant érotique commence à circuler, à se diffuser dans son corps. Il a déjà pensé passer à l'acte et donner une réalité physique à ce désir, mais il en craint les conséquences. Il a l'intuition qu'un tel acte le mènerait à de plus grandes tentations sadiques encore:

"Pourquoi ne pas me délester de tout scrupule?"

C'était comme s'il se fût trouvé se balançant sur un fil frémissant et tendu, entre deux éternités exécrables, une éternité d'horreur connue à dessein, et une éternité aride et futile, sans la sève même de la vie.<sup>5</sup>

Ou bien encore:

Il se vit de nouveau obsédé par l'ancienne démangeaison, l'ancienne morsure, l'ancien supplice qui ne connaît pas de paix. Il se dit, "Il n'y a pas de fin. (...) il faut continuer ... toujours ... toujours ... il n'y a pas de fin. Le combat du renoncement est douleur. Chaque jour renouvelle cette douleur."

(...) Il se représenta son âme sous les espèces d'un ver abominable, se tortillant à la poursuite de nouvelles victimes mentales, et toujours renouvelées, aspirant le sang nouveau et innocent, à jamais.<sup>6</sup>

Un acte véritable de sadisme pourrait également donner lieu à un sentiment terrible de remords et:

... sa fin ne serait pas une annihilation fracassante, mais une mort lente comme celle de certaines alluvions minérales, lesquelles sous la pression chimique peu à peu se désintègrent, jusqu'à perdre leur identité, et ainsi sont changées en poussière amorphe.<sup>7</sup>

La gestion du remords est pour Owen un travail en cours. Il croit qu'une étude des mythes occultes celtes lui permettrait de se soulager de ses obsessions. Il est déchiré entre pulsions sadiques et pulsions masochistes, mais ne peut et ne veut se détacher du besoin irrésistible de s'y complaire à cause de l'excitation érotique qu'il en retire. L'intensité de son désir est constante et alternative,

---

<sup>3</sup> *Les Enchantements de Glastonbury*, tr. J. Queval, coll. 'Biblos', Gallimard, 1991, p.321

<sup>4</sup> Ibid., p.212

<sup>5</sup> Ibid., p.321

<sup>6</sup> Ibid., pp.321-3

<sup>7</sup> Ibid., p.323

by an iron bar” which also appears in *The Unpardonable Sin*:

Certain images called up by this particular passage were so seductive that his knees grew weak at the thought of them. The worst of these images had to do with a killing blow delivered by an iron bar.<sup>3</sup>

Owen Evans is erotically aroused by this image and the more he is overpowered by mental tension, the more he feels physically weaker.

... his old fatal temptation began to trouble his mind. It attacked him vaguely, mistily, atmospherically, with a sort of deadly diffused sweetness of indescribable poison.<sup>4</sup>

Currents of eroticism start circulating through his body. He has already wondered about putting thought into action and giving a physical reality to his urge but he is afraid of the consequences. He senses that such an act would lead him to more and more sadistic temptations:

“Why not fling away every scruple?”

His mind seemed at that second absolutely balanced on a taut and twanging wire between two terrible eternities, an eternity of wilful horror, and an eternity of bleached, arid futility, devoid of all life-sap.<sup>5</sup>

And also

He saw himself obsessed again with the old bite, the old itch, the old sting, the old insatiable torture of desire—“The thing has no end”—he thought. (...) “*This goes on . . . and on . . . and on . . . without an end. The struggle to renounce is pain. Each day new pain.*”

(...) He saw his soul in the form of an unspeakable worm, writhing in pursuit of new and ever new mental victims, drinking new, and ever new innocent blood.<sup>6</sup>

A sadistic deed proper could lead this worm to an awful feeling of remorse and to ... a doom [that] was no crashing annihilation, but a death as slow as the disintegration of certain mineral deposits which under chemical pressure gradually lose their identity and are converted into amorphous dust.<sup>7</sup>

Owen sees the management of remorse as work in progress. He believes that studying occult Celtic myths will enable him to divert the flux of his obsessions. He is torn between sadistic and masochistic impulses, but cannot and will not resist their attraction because of the erotic sensations he derives from them. The intensity of his desire is both constant and alternating, triggered by remorse and desire. He believes that if he were to see the Magic Cauldron—an earlier Celtic version of the Holy Grail—his madness would disappear.

If only I could see it once . . . just once . . . with my own eyes . . . what Merlin hid . . . what Joseph found . . . the Cauldron of Yr Echwyd . . . the undying grail . . . this madness would pass from me . . .<sup>8</sup>

When he imagines his future married and sexual life with plain Cordelia, he is overcome by “an expectation of such withering dullness that it made him groan to think of it”<sup>9</sup>. Owen Evans is not physically attracted to women, let alone to his wife, but believes that “he might be permitted to indulge his pity—this pity

---

<sup>3</sup> *A Glastonbury Romance*, Simon & Schuster, NY, 1932, p.254 [Penguin 1999, p.250]

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.167 [176]

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.254 [251]

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.255 [251]

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.256 [252]

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp.139-40 [151]

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.167 [176]

partagée autant par les tourments du remords que par ceux du désir. Il pense que s'il lui était donné de voir le Chaudron Magique, version celte antérieure du Saint Graal, ne serait-ce qu'une fois, sa folie disparaîtrait.

Si seulement une fois je pouvais le voir... juste une fois... de mes propres yeux... ce que Merlin a dissimulé... ce que Joseph trouva... le chaudron d'Yr Echwyd... l'immortel Graal... cette folie s'en irait de moi...<sup>8</sup>

Il envisage sa future vie conjugale et sexuelle avec Cordelia, une fille plutôt ordinaire, dans “une perspective si morne, si desséchante, qu'à seulement y penser il se prenait à gémir”<sup>9</sup>. Owen Evans ne ressent d'attraction physique ni pour les femmes en général, ni pour Cordelia, mais pense que “assurément il serait fondé à donner libre cours à sa pitié—cette pitié qui était le magnétisme même de son amour” afin de rendre la chose plus aisée, plus acceptable:

... il lui vint cette idée épouvantable que, indépendamment de quelque sentiment sadique, il lui serait impossible de connaître avec Cordelia une intimité physique quelconque sans en éprouver une répulsion infinie.<sup>10</sup>

Il espère utiliser son dégoût pour l'acte de chair comme forme d'expiation. Cependant, en se mariant avec Cordelia

... il s'aperçut que lui étaient entièrement épargnés le dégoût et l'aversion malade auxquels il s'était attendu, et où bel et bien—telle était l'extravagance de son masochisme—il avait appréhendé de découvrir l'essence même de cette nouvelle aventure.<sup>11</sup>

En fait il découvre une harmonie physique qui devient jouissance et non plus expiation. En revanche l'érotisation de son désir sadique subit une déflation temporaire, et ce, à sa grande surprise:

Car jusqu'au moment où il avait commencé de partager sa vie avec Cordelia, tout vestige de sensualité dont sa nature demeurât capable avait nourri son vice bizarre et monstrueux.<sup>12</sup>

L'occasion spirituelle de se soulager du poids de ses tendances sadiques lui est donnée lors du mystère de la Passion que monte John Geard. Lors d'un repérage, il lui vient l'idée singulière de jouer le rôle du Crucifié, il tend alors les bras en croix et à ce même moment

Il sursauta sous l'effet de la vibration magnétique qui le parcourut dans l'accomplissement soudain de ce geste.<sup>13</sup>

Quand on lui propose le rôle, il accepte mais dit d'une voix rauque “Mais alors vous devrez serrer la réalité le plus possible.” Sam, lui, refuse de jouer le rôle de Saint Pierre dans ce qu'il considère comme une mise en scène blasphématoire et un “cirque”.

Owen dit à Cordelia qu'il lui sera très dur d'être attaché à la Croix, mais qu'il a des choses à se faire pardonner. Car

Il y a des abîmes... par delà l'esprit... par-delà la raison. Par-delà tout ce qu'on peut penser! (...) on fait des choses... (...) que la nature ne peut pardonner!<sup>14</sup>

---

<sup>8</sup> *Glastonbury*, p.179

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.212

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.213

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.1002

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.1002

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.329

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.452

[that] was the magnetism of his love” and in order to make things easier and more acceptable

... he began to dally with with the ghastly idea that apart from *some* element of sadistic feeling it would be impossible for him not to shrink away with infinite loathing from any physical contact with Cordelia.<sup>10</sup>

He wishes to use his disgust for physical promiscuity as a form of atonement. However, when he marries Cordelia:

To his surprise he found himself completely spared those shocks of physical disgust and sick aversion which he had been expecting and which indeed—in his fantastic self-punishment—he had assumed as the essence of this new adventure.<sup>11</sup>

He discovers physical harmony and pleasure rather than atonement. Meanwhile, Owen is surprised at the temporary deflation of the eroticisation of his sadistic urge:

... for until the time of his living with Cordelia every vestige of sensuality in his nature had been absorbed in his weird and monstrous vice.

Now there occurred a reversion of this; and his sadistic tendency fell into the background for a period.<sup>12</sup>

A spiritual opportunity to divest himself of the weight of his sadistic tendencies arises during the preparation for Geard’s pageant. A most singular idea, playing the part of the Crucified, occurs to him, and when at this thought he stretches out his arms, he is

... startled by the magnetic wave of emotion that poured through him as he made this sudden gesture.<sup>13</sup>

He accepts when the role is proposed to him, but asks in a hoarse voice “Only you’ll have to make it as real as you can”. As for Sam, he refuses to play the part of Saint Peter in what he considers to be a blasphemous scene and a “Circus”.

Owen tells Cordelia how being tied to the Cross is going to be unbearably painful but that he is looking for forgiveness since

“... It [Evil] has holes . . . that go down . . . beyond the mind . . . beyond the reason . . . beyond all we can think of! (...) you (...) Do Things” (...) “which nothing in Nature can forgive!”<sup>14</sup>

Evil is a dark hole that swallows and absorbs the erotic mental energy that it spawns. During the scene of Christ’s Passion, Owen experiences acute pain while exulting in his agony, feeling “extreme pain and ecstatic triumph embracing each other in dark mystic copulation”<sup>15</sup>. His “triumphant ecstasy” pours down his body like blood sweat. He faints, vomiting blood, losing his life fluid, thus initiating an emptying process. Before fainting he takes on the guilt and pain of all those who have lived and suffered in Glastonbury, thereby operating a cosmic transfer of pain with exponential intensity. The voices of both victims and executioners become one, the voice of Christ sacrificed that accusingly turns against Evans. The ceremony of atonement fails but Owen plays out the Janus-like aspects of his personality illustrated by the paroxysmal pleasure he gets out of this sadistic and masochistic orgy. He is placed in a situation of constant tension, stretched

---

<sup>10</sup> *Glastonbury*, p.167 [177]

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.816 [782]

<sup>12</sup> *Ibid.*, pp.816-7 [782]

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.261 [257]

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.362 [352]

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.639 [614]

Le Mal est un trou noir qui aspire et absorbe inexorablement l'énergie érotique et mentale qu'il suscite. Lors du déroulement de la Passion, Owen fait l'expérience d'une douleur intense, il exulte dans sa souffrance, ressentant à la fois "extrême douleur et triomphe extatique s'étreignant, en une sombre copulation mystique"<sup>15</sup>. Son "extase triomphante" ruisselle sur son corps comme une sueur de sang. Il s'évanouit en vomissant du sang, entamant ainsi un processus de vidage. Avant de perdre conscience il endosse la culpabilité de tous les tortionnaires, la souffrance de toutes les victimes de la cruauté qui ont vécu à Glastonbury, dans un transfert de douleur à l'intensité exponentielle. Les voix des bourreaux et des victimes s'unissent pour ne devenir qu'une seule voix, la voix du Christ sacrifié laquelle se retourne, accusatrice, contre Evans. La cérémonie d'expiation échoue mais Owen y met en scène le caractère janusien de sa personnalité, témoin la jouissance tirée de cette orgie sado-masochiste. Il est en situation de tension constante, sous la contrainte de deux forces (remords et désir) égales et opposées. Son corps devient un organe géant de sensations cosmiques et le lieu de transfert des énergies et des états.

Owen n'est cependant pas débarrassé de son vice secret. La sublimation du désir érotique sadique en tension spirituelle et en rédemption échoue car elle est transformée en délectation morose qui est une contrition négative. Owen Evans jouit de la souffrance qu'il endure sous le masque de la pénitence. Il errait entre un discours libertaire et une volonté obsessionnelle de se punir, et afin d'échapper à ce désarroi, il s'est soumis lui-même à la Crucifixion sous couvert de mortification, mais il s'agit en fait d'un subterfuge. Il éprouve la souffrance de Jésus par plaisir pervers et peut éprouver—selon le psychanalyste Daniel Sibony<sup>16</sup>—le plaisir immature de caresser "le fantasme d'être approuvé par la loi qu'on transgresse." C'est une forme subtile d'orgueil en négatif—puisqu'il confère à sa faute une aura spectaculaire—qui découle d'une envie déçue d'être parfait. La sublimation, qui se définit comme la transposition d'une pulsion en un sentiment supérieur, est donc ici avortée, et les pulsions sont simplement maintenues à distance.

Owen Evans transpose une pulsion magnifiée en sentiment inférieur. Il tombe dans les abîmes "des trous du Mal", son épuisement est tel qu'il s'évanouit en criant inconsciemment les dernières paroles du Christ: "Eli, Eli, Lama Sabachthani!". Evans est à la fois une figure christique et un faux Christ. C'est un païen, fasciné par le rituel, mais même son paganisme est superficiel. Son expérience de la crucifixion est sans conséquence, il ne lui trouve pas de signification personnelle. L'énergie dépensée ne débouche sur rien. Elle s'éteint d'elle-même, désintégré. Il revient à ses efforts pour trouver dans les mythes celtes un moyen de se défaire de son désir du Mal. Il cherche dans les forces sacrées qui entourent Glastonbury et dont il pense qu'elles protègent le Royaume des morts gallois, la terre d'*Annwn*, un régime mental qui rendrait la paix aux factions en guerre de sa personnalité. Il espère se libérer de tout ce qui lui est personnel, afin de se purifier; ce faisant il se met sur le même plan que les morts. Il se vide de son élan vital, même s'il s'agit d'un élan négatif.

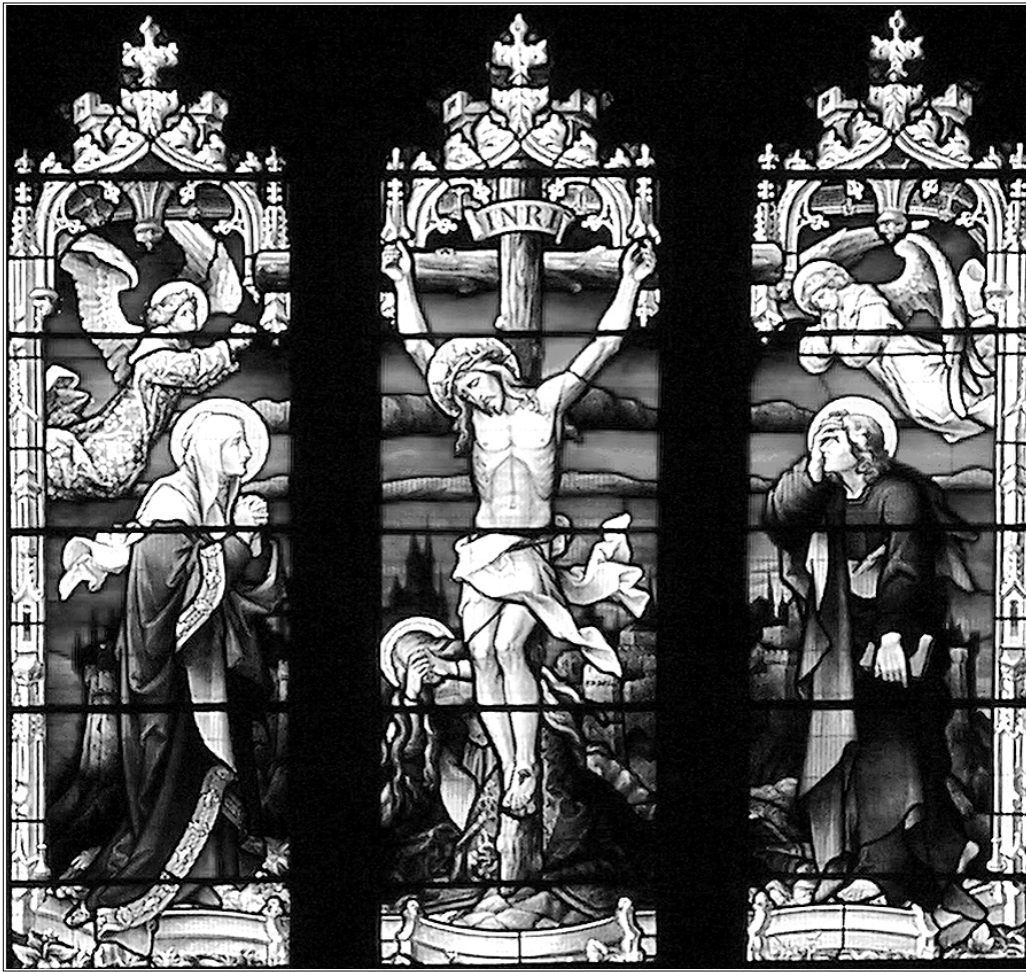
Il parviendra en fait à résoudre son drame autrement que par la voie sacrée celte. Ayant entendu une vieille folle comploter l'assassinat de John Crow, un de ses amis, il est pris de l'envie irrésistible de se rendre sur les lieux au moment fixé

---

<sup>15</sup> *Glastonbury* p.781

<sup>16</sup> *Le Figaro*, 18 août 2004





The Crucifixion (Tewkesbury West window, John Hardman, 1886)  
*courtesy Mathé Shepherd*

between the equal and opposite forces of remorse and desire. His body becomes a giant organ of cosmic feeling and the locus of the transfer of energy and states.

Owen, however, is not entirely rid of his secret vice. The sublimation of erotic sadistic desire into spiritual tension and redemption fails as it is converted into morose delectation which is the sin of negative contrition. Owen Evans enjoys the pain and suffering he experiences under the false pretence of doing penance. Straying between a libertarian discourse and an obsessive urge for self-punishment, he has submitted himself to crucifixion under the pretence of mortification in order to escape from his confusion. It is in fact a subterfuge. He experiences Jesus's sufferings as a perverted source of pleasure and may feel what the French psychoanalyst Daniel Sibony calls "the immature pleasure of cherishing the fantasy of being approved by the law one is transgressing"<sup>16</sup>. This is a subtle form of negative self-pride—since it bestows a spectacular aura to his sin—that stems from the thwarted wish to be perfect. Sublimation, which can be defined as the transposition of an urge into a superior feeling, is here aborted, his pulsions are only kept at bay.

Owen Evans transposes magnified perverted desire into an inferior feeling. He falls into the abysmal "holes of Evil", his exhaustion is such that he faints, crying out unconsciously the last words of Christ: "Eloi, Eloi, Lama, Sabachthani!". Owen Evans is both a Christ-like figure and a fake Christ. He is a pagan, fascinated by ritual, but even his paganism is superficial. Evans's experience of

<sup>16</sup> From an article in *Le Figaro*, 18 August 2004

pour le meurtre, envie qui participe à la fois de la volonté de sauver son ami, mais surtout du désir d'être éventuellement témoin de ce meurtre, qui doit être perpétré à l'aide d'une barre de fer, comme dans ses fantasmes les plus noirs.

Le jour même Cordelia, qui est enceinte, ressent quelque chose d'anormal dans le désir fébrile de son mari de ressortir au coucher du soleil. Mue par son instinct, elle tente de l'en empêcher en utilisant son corps comme leurre érotique et objet de séduction. Le désir et l'accomplissement érotique sexuel l'emportent un temps sur le désir mental érotico-sadique, mais une heure plus tard il ne lui reste qu'à accompagner Owen. Ils se précipitent mais arrivent trop tard: la victime a pris le coup de barre de fer qui lui a écrasé la tête. Evans voit son fantasme devenu réalité, il se précipite vers la barre de fer pour l'examiner. Quand, se tournant vers la victime, il voit la tête écrasée il ressent tout le contraire d'une excitation paroxystique. Il est en état de choc, comme électrocuté, ayant reçu une décharge violente de son poison et se met à vomir. "C'était comme le passage d'un cataclysme"<sup>17</sup>. Il se vide, son corps et son esprit sont en état de rejet. L'implosion crée le vide. Il ne restera plus grand chose de Owen Evans. Sa pulsion perverse transformée en réalité a produit un effet d'exorcisme. Ses désirs sadiques disparaissent, s'accompagnant d'un processus de désintégration: ses cheveux blanchissent dans la nuit, il vieillit prématurément. L'enfant qu'attendait Cordelia meurt. Même les mythes gallois perdent pour lui leur vitalité.

Pour Sam Dekker, il en va autrement. Il a une liaison avec Nell, femme mariée. Ils sont unis par une grande attirance physique et la consommation de l'acte sexuel suscite une forte union émotionnelle. "La jouissance dépasse les possibilités qu'avait entrevues le désir"<sup>18</sup>. Nell tombe enceinte. Elle décide d'apprendre la nouvelle de sa paternité à Sam, mais quelques jours auparavant il avait eu une révélation. Il avait vu le corps souffrant de Jésus flottant au-dessus de la ville, un corps souffrant pour la rédemption des péchés des habitants de Glastonbury. Lorsqu'il apprend qu'il va être père, Sam se rend compte qu'il lui faudra choisir entre posséder Nell ou être possédé par le Christ, et décide alors de partager les souffrances du Christ:

Une conception vieille d'un mois, un amour vieux d'une année,  
qu'étaient ces choses, rapportées à l'extase, à l'exultation aveugle de  
partager les souffrances d'un Dieu?<sup>19</sup>

Il tente d'expliquer cela à Nell:

"Le Christ m'a saisi, Il s'est emparé de moi. Si tu me faisais revenir à toi  
ce soir, Il me ramènerait à Lui.... Je vais lui appartenir toute ma vie,  
toujours plus étroitement."

(...) "Tu ne Le connais pas, Nell! Il est un amant, je te dis, un  
amant . . . un amant!"<sup>20</sup>

Celle-ci se sent rejetée et est très en colère. C'est ce que William Blake appelle "l'économie noire de la dépense amoureuse". L'amour passion est une force transgressive qui rappelle la notion stoïcienne de dépense. Nell et Cordelia sont, selon Barthes, les représentantes d'une économie bourgeoise de la satiété qui comprend un esprit de réserve et de compensation où le Bien et le Bonheur sont

---

<sup>17</sup> *Glastonbury*, p.1350

<sup>18</sup> Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*

<sup>19</sup> *Glastonbury*, p.595

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.683

the Cross has no consequences, he cannot give it any personal meaning. The energy spent is misspent and leads to nothing. It just fades out, disintegrated. He returns to Celtic Myths in his attempt to rid himself of his desire for Evil. He tries to find within the sacred powers that surround Glastonbury—he believes them to protect the Welsh kingdom of the dead (the land of *Annwn*)—a mental system that would bring peace to the warring elements of his personality. He hopes to free himself of all that is personal in order to purify himself and in order to do so places himself on the same plane as the dead.

He will in fact be able to resolve his tragedy by other means than treading the sacred Celtic path. Having overheard an old madwoman plotting the murder of John Crow, one of his friends, Owen cannot resist the urge to be there himself. His determination is to save his friend, or otherwise even more, in the event, to see the crime committed since it is supposed to be carried out with an iron bar, as in his darkest fantasies.

On the day itself, Cordelia who is pregnant senses something amiss in Owen's excited anxiety to immediately go out again at sunset. To forestall this, she instinctively resorts to amorous devices and erotic enticements. Sexual eroticism overpowers for a while the eroticism of cerebral sadism, but one hour later it only remains for her to accompany him. They rush to the scene but get there too late. The victim has had his head crushed by the iron bar. Evans's fantasy is now reality and he immediately examines the iron bar. When he actually sees the crushed head of the victim he experiences the complete opposite of paroxysmal excitement. He is in a state of shock, as if electrocuted, having received a violent dose of his own poison, and is sick, "vomiting with cataclysmic heaving"<sup>17</sup>. The draining process initiated on the Cross resumes its course, his body and mind are undergoing a phase of rejection. Implosion creates emptiness. There will be very little left of Owen Evans. The transformation of his perverted fantasy into reality has an exorcising effect. The disappearance of his sadistic urges goes with a disintegration process. His hair goes white overnight, he ages prematurely. Cordelia's premature baby dies. Even Welsh Myth loses its life force.

Things are quite different for Sam Dekker. He has an affair with Nell, a married woman. They are united in a great physical attraction and the consummation of their love arouses deep emotion. "Sensual pleasure goes beyond the possibilities sensed by desire."<sup>18</sup> Nell becomes pregnant. A few days before Sam is told he has fathered a child, he had a revelation. He had seen Jesus Christ's body floating over the city, suffering for the redemption of the sins of Glastonbury's inhabitants. When told about his child, Sam realises he must choose between possessing Nell and being possessed by Christ, and decides then to share Christ's sufferings:

A month old conception, a year-old love, what were these beside the ecstasy, the blind exultation of sharing the sufferings of God?<sup>19</sup>

He tries to explain this to Nell:

"Christ has got me by the throat, by the hair of my head. If you made me come to you tonight He would pull me back to Him.... He's going to hold me tighter and tighter all my life."

---

<sup>17</sup> *Glastonbury*, p.1103 [1054]

<sup>18</sup> Dostoievsky, *The Karamazov Brothers*

<sup>19</sup> *Glastonbury*, p.485 [469]

emmagasinés<sup>21</sup>. Alors que pour Owen et Sam, il s'agirait davantage d'une économie perverse de la dispersion, de la prodigalité. Nell est doublement assujettie à une instance qui la dépasse: d'abord par le vasselage amoureux qui la lie à Sam, puis assujettie à travers lui à l'amour qu'il ressent pour le Christ et Ses souffrances.

Sam transcende le désir qu'il éprouve pour Nell en amour du Christ et de son prochain, il transforme son Eros en *Agape*, en amour-charité qui n'attend pas de retour. L'amour en circuit fermé du couple se transforme en amour en circuit ouvert. Le désir que Sam éprouve pour Nell est la condition d'une spiritualisation de ses instincts qui trouve une issue dans le sentiment religieux. Pour Gilles Deleuze<sup>22</sup> le désir n'est pas axé sur un manque, mais sur une construction. C'est une amplification de l'intensité du désir. Le désir érotique que Sam sacrifie pour le Christ est une sorte de *tsimtsoum*<sup>23</sup> inversé. Par son sacrifice le Christ perd de sa divinité pour gagner en humanité afin de sauver les âmes des hommes. Sam, lui, se détourne et se retire de son amour pour Nell, du désir charnel, de l'amour humain pour gagner une dimension divine en union avec le Christ. Ceci ne peut se faire que si Sam n'est plus en état de désir, de péché.

Mat Dekker, pasteur et père de Sam, est outré par la conduite de son fils, mais tombe à son tour sous le charme physique de Nell. Il lutte contre son désir:

Le moment était venu (...) où il fallait dépouiller le masque du prêtre et couvrir ce visage affaissé mieux que de consolations religieuses... ou s'éloigner de Nell... la quitter... retourner chez lui et y retrouver son fils... son aquarium... son épouse défunte... —et son Dieu...<sup>24</sup>

L'homme d'église s'efface partiellement pour laisser la place à l'homme désirant. Nell quitte son mari et se réfugie chez les Dekker au presbytère. Mat est heureux de pouvoir regarder Nell. Son désir est voyeur et puritain, c'est un désir statique. Celui de Sam est par contre dynamique, il est un élément moteur et fait partie intégrante de son amour pour le Christ. Ce désir existe en négatif dans la renonciation aux jouissances de la chair. Le désir est désexualisé et donne ainsi à la pulsion une autre issue que le refoulement. L'amour de Dieu, parce qu'il est Amour parfait offre le moyen le plus sûr de réussir une sublimation. La passivité physique de Sam donne lieu à une construction spirituelle, il utilise son énergie sexuelle au service de l'imaginaire. Il érige ainsi une construction personnelle au service de sa propre croyance. Nietzsche dit dans *Ecce Homo*: "L'une des ruses instinctives de la gestation spirituelle consiste en quelque sorte à s'emmurer soi-même."

Sam quitte donc Nell et son père, part habiter une chambre misérable et trouve un travail à l'usine. Il se consacre aux faibles, aux laissés-pour-compte et gagne rapidement le sobriquet de "saint Sam". Au retour d'une de ses visites chez les pauvres, il réfléchit sur la signification du partage de leurs peines et de leurs souffrances, et doute du bien-fondé du sacrifice du Christ et par là même du sien.

Si le Christ avait sympathisé avec la souffrance du monde jusqu'au point limite, il lui aurait été dur de vivre jusqu'au jour de sa crucifixion. Mais

---

<sup>21</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Le Seuil, 1977, p.100

<sup>22</sup> Gilles Deleuze, *Nietzsche et la Philosophie*, cité par R. Barthes, op. cit., p.101

<sup>23</sup> "Tsimtsoum", en hébreu "retrait", signifie l'effacement partiel de Dieu qui fait place à l'être humain.

<sup>24</sup> *Glastonbury*, p.1106

(...) “You don’t know Him, Nell, He’s a lover, I tell you—a lover . . . a lover!”<sup>20</sup>

Nell feels rejected and is very angry. This is what William Blake calls “the dark economy of amorous expense”. Passion is a transgressive force which echoes the Stoics’ notion of expense. Nell and Cordelia are—according to Roland Barthes<sup>21</sup>—representatives of a bourgeois economy of satiety with its attitude of storing up and compensation where Good and Happiness are stockpiled. To Owen and Sam, it would equate more with a perverse economy of dispersion and prodigality. Nell is overcome by being solicited both by the amorous bondage that links her to Sam and by the latter’s love for Christ and His sufferings.

Sam transcends his desire for Nell into love for Christ and for his neighbour. He transforms Eros into *Agape*, into a form of caring that expects nothing in return. The closed loop of the couple’s love evolves into an open loop. Sam’s lust is the necessary condition for the spiritualising of his instinctive urges that find an outlet in religious feeling. According to Gilles Deleuze<sup>22</sup> desire is not centred on a lack but on a development. It is an amplification of desire’s intensity. The erotic desire Sam sacrifices in the name of Christ is a sort of inverted *tsimtsoum*<sup>23</sup>. Christ, through offering up his life as a God made man, temporarily loses his divinity in order to save the soul of mankind. Sam withdraws his human love and sexual desire for Nell in order to gain a more divine dimension in uniting with Christ. This is only possible if Sam is no longer lustful and in a state of sin.

Mat Dekker the parson is disgusted by his son’s attitude, but is soon also attracted to Nell and tries to fight his feelings back:

The point had come... when he must either tear the priest’s mask from him... or get away from her . . . leave her . . . get home to his son . . . to his aquarium . . . to his dead wife—to his God . . .<sup>24</sup>

The Man of the Church fades into the background and gives precedence to human desire. Nell leaves her husband and seeks a home with the Dekkers at the parsonage. Mat is happy to be able to fill his eyes with Nell. His desire is puritan and voyeuristic. It is a static desire. Sam’s desire is dynamic, it is a driving force that is also fully part of his love for Christ. It exists in the negative in his renunciation of carnal joys. It is desexualised and therefore offers his pulsions an outlet other than repression. The love of God, because it is perfect Love, offers the best means for successful sublimation. Sam’s physical passivity leads to spiritual activity. His sexual energy serves his imagination. Thus he erects a personal monument to his own beliefs. Nietzsche writes in *Ecce Homo*: “One of the instinctive tricks of spiritual gestation consists in the Self immuring itself.”

Sam leaves both Nell and his father and finds poor lodgings and a job at a factory. He gives his life up to helping and caring for the poor and lonely and is soon nicknamed “Holy Sam”. After visiting the needy he ponders on the meaning of sharing their deprivations and their suffering. He comes to doubt the meaning of Christ’s sacrifice and therefore his own:

---

<sup>20</sup> *Glastonbury*, p.558 [538]

<sup>21</sup> R. Barthes, *A Lover’s Discourse: Fragments*, tr. R.Howard, Hill and Wang, 1979 (quote tr. M. Henderson-Peal)

<sup>22</sup> Gilles Deleuze, *Nietzsche and Philosophy*, quoted by R. Barthes, op. cit.

<sup>23</sup> ‘Tsimtsoum’ is the term for withdrawal in Hebrew and describes the partial withdrawal and fading out of the divine in God.

<sup>24</sup> *Glastonbury*, p.901 [863]

qu'est-ce à dire? (...) La sympathie donnée aux souffrances tue le bonheur. Il doit venir un moment où pour survivre il est indispensable d'oublier!<sup>25</sup>

Sam demande au Christ de lui donner un signe de sa présence afin de s'assurer de la valeur de son propre sacrifice. Peu de temps après, Sam voit le Saint Graal et le reconnaît:

Il vit un calice en forme de globe qui avait deux poignées circulaires. La substance dont il était fait était plus claire que le cristal; et à l'intérieur il y avait une opacité d'eau striée de sang; et dans cette eau un poisson éblouissant.<sup>26</sup>

Sam a rempli malgré lui et sans le savoir, une des conditions légendaires propres à la quête du Graal. Il se demande à voix haute de quelle espèce peut bien être le poisson qui se trouve dans la coupe sacrée. Cette vision s'accompagne d'une douleur fulgurante,

... c'était comme si toute sa conscience se fût convulsée, et ne fût plus que ténèbres enfouies, au tréfonds de sa nature... il eut l'impression qu'une épée géante le frappait au ventre, et cela de bas en haut.<sup>27</sup>

L'impact purificateur de cette force vitale sur un corps passif doit provenir de l'intérieur, ce qui nécessite un phénomène de pénétration. Ce symbole phallique est un principe de création, c'est la "sombre copulation mystique" que Owen Evans n'a pas su comprendre sur la Croix et qui engendre un sentiment de paix et de quiétude et non pas d'extase orgasmique. Le Graal est un signe, non pas de la présence du Christ, mais une matérialisation de la notion de sacré, de spirituel. Il donne un sens à la quête mystique de Sam. Sam en déduit que le Christ est mort—c'est un constat—mais que son infinie bonté est vivante et peut devenir un principe vital dans la vie de chacun. L'énergie vitale, positive et créative qui a un sens est la bonté divine qui pénètre l'homme dans un mouvement descendant qui est propre à *l'agape*. Dieu va vers les hommes.

Sam se retrouve seul, mais, confiant, il se trouve dans un courant ascendant empli des forces vitales qu'il a su tirer du Graal. Owen, en revanche se trouve en phase d'épuisement, il n'a pas su transformer et recharger l'intensité négative de son désir en intensité positive.

Dans la plupart de ses essais et romans, John Cowper Powys a préconisé l'utilisation de l'énergie érotique sublimée au service de la spiritualité et de l'imaginaire. Pour illustrer le propos de ce champion des forces créatrices de l'imaginaire, je citerai Roland Barthes, selon qui la transcendance de cette énergie serait "une assumption définitive de l'Imaginaire vers le trop et c'est dans le trop qu'advient le comblement car il est le régime automoteur de l'imaginaire."<sup>28</sup>

Marcella Henderson-Peal

Marcella Henderson-Peal enseigne en Master de Gestion de l'Humanitaire à l'université de Paris XII et prépare une thèse de doctorat sur John Cowper Powys et ses frères, leurs rapports à la spiritualité, la religion, la philosophie et les tensions qui en découlent. Il y a trois ans *Wolf Solent* fut à la fois sa première expérience powysienne et une 'Révélation'. [e-mail: henderson-peal.marcella@wanadoo.fr]

---

<sup>25</sup> *Glastonbury*, p.1196

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.1206

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.1205

<sup>28</sup> R. Barthes, op. cit.

If Christ had sympathised *to the limit* with the pain of the world it would have been hard for him to have lived until the day of his Crucifixion. But what does that mean? (...) Sympathy with pain kills happiness. There comes a point when to live at all we *must* forget!<sup>25</sup>

Sam asks Christ to give him a sign of his presence in order to confirm the value of his own sacrifice. Soon after, Sam actually sees the Holy Grail and recognizes it:

He saw a globular chalice that had two circular handles. The substance it was made of was clearer than crystal; and within it there was dark water streaked with blood, and within the water was a shining fish.<sup>26</sup>

Sam has unwittingly fulfilled one of the legendary conditions of the quest of the Grail. He wonders aloud what type of fish could the one in the holy vessel possibly be. He feels acute pain during the vision

... so overwhelming that it was as if the whole of Sam's consciousness became the hidden darkness of his inmost organism (...) what he felt to be a gigantic spear was struck into his bowels and struck *from below*.<sup>27</sup>

The purifying impact of this vital force on a passive body must come from inside. This requires a phenomenon of penetration. The phallic symbol is a principle of creation and is the "dark mystic copulation" that Owen Evans was incapable of understanding on the Cross and which gives a feeling of great peace, a long way from orgasmic ecstasy. The Grail is a sign, not of the presence of Christ, but a materialisation of the notion of the sacred and the spiritual. It gives a direction to Sam's mystic quest. Sam infers that Christ is dead—this is a fact, a statement—but that infinite goodness lives on and may be a vitalising principle in the lives of people. The vital, positive and creative energy that really makes sense is the divine goodness that penetrates Man in a descending movement, which corresponds to the descending character of '*agape*', God goes towards mankind.

Sam is left alone but, self-confident, he is placed in an ascending current full of the vital forces that he has learnt to derive from the Grail. Owen, however is going through a phase of exhaustion, he has not learnt how to transform and recharge the negative intensity of his desire into positive intensity.

In most of his essays and novels, John Cowper Powys advocated the holding back of erotic energy in order to serve spirituality and the powers of imagination. To illustrate the words of this champion of the creative powers of imagination I will quote Roland Barthes, according to whom transcending this energy could be a "definitive assumption of Imagination towards excess and it is within excess that fulfilment is made possible because it is the self driven regime of the imagination."<sup>28</sup>

Marcella Henderson-Peal

Marcella Henderson-Peal lectures in Humanitarian Management at Paris 12 University and is currently working on a PhD on JCP and his brothers, their relationship(s) to spirituality, religion, philosophy and subsequent tensions. *Wolf Solent* was the first Powys book she read three years ago and a 'Revelation'.

[e-mail: henderson-peal.marcella@wanadoo.fr]

<sup>25</sup> *Glastonbury*, p.974 [932]

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.982 [939]

<sup>27</sup> *Ibid.*, pp.981-2 [939]

<sup>28</sup> R. Barthes, *op. cit.*

## Entretien: John Cowper Powys et la psychanalyse

**Jacqueline Peltier**<sup>1</sup>: Tout d'abord, John, j'aimerais te demander comment tu es devenu thérapeute et comment tu as découvert John Cowper Powys.

**John Colomb**: J'ai reçu une formation de physiothérapeute, et au cours de mon activité professionnelle je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup d'interactions entre le physique et le mental. A partir de ce moment j'ai eu le goût, le désir d'en savoir un peu plus sur ces liens entre le physique et le mental. J'ai donc suivi des séminaires de formation en communication et en psychologie pour un peu mieux cerner mes patients, les comprendre, sans m'occuper uniquement du versant somatique, et ainsi peu à peu je me suis orienté vers des thérapies que l'on pourrait appeler psycho-corporelles, c'est-à-dire à l'articulation du mental et du corps. En fait j'ai découvert progressivement des auteurs qui ont écrit sur l'histoire de la psychanalyse, de la psychiatrie, et j'ai suivi quelques séminaires à ce sujet. A un moment donné, ma grande découverte fut mon compatriote Jung, dont j'ai travaillé assez à fond la pensée, qui m'a beaucoup marqué et qui a influencé ma manière d'aborder les patients ou les personnes qui venaient me rencontrer, que je devais écouter.

Après un parcours de thérapeute dans un cabinet libre, j'ai été amené à avoir une certaine expérience en psychiatrie. Au cours de mon activité professionnelle j'avais aussi suivi une formation en énergétique et en acupuncture chinoises, ce qui m'a permis de mieux comprendre le psychisme humain, les relations entre le psychisme et le corps à travers la pensée chinoise, et la manière d'aborder l'homme dans son environnement, l'homme en rapport avec le cosmos. Ce fut très enrichissant. Plus tard, au cours de mes lectures—je suis assez curieux, assez explorateur de nature—je suis tombé en 1984 sur un livre de John Cowper Powys, *L'Art du Bonheur*<sup>2</sup>, le premier que j'aie lu, et j'ai trouvé là des *clefs* intéressantes concernant la manière de se comprendre qui rejoignaient des traditions psychologiques, voire spirituelles, que JCP avait su faire se rencontrer, à sa manière, qu'il a lui-même expérimentées. Ce premier livre m'a amené à approfondir ces sujets. Dans la première partie du livre, il parle de cette notion très importante de l'oubli:

... et cette faculté d'oublier qui est en notre âme représente le plus grand des dons de Dieu à l'homme...<sup>3</sup>

**JP**: D'ailleurs, dans *Apologie des Sens* il dit bien déjà:

cet art d'oublier *ce que je décide d'oublier* est un élément essentiel de mon approche.... dès que ces détails mettent en danger cet art d'oublier qui est le mien, je les chasse de ma conscience comme je chasserais une mouche posée sur mon visage.<sup>4</sup>

**JC**: Il dit aussi que souvent dans notre tête quelque chose se passe qui vient nous rappeler des événements désagréables. Par un acte de volonté décidé et très ferme on peut se débarrasser de ces parasites. Et pour continuer la lecture de *L'Art du Bonheur*, évoquons en particulier les techniques qu'il utilise, lorsque par exemple il parle de "l'acte panergique"<sup>5</sup> qui consiste à résister à la tristesse, ainsi

<sup>1</sup> Cet échange de vues a été enregistré en janvier 2007.

<sup>2</sup> J.C. Powys, *L'Art du Bonheur*, tr. M-O. Fortier-Masek, L'Age d'Homme, 1984

<sup>3</sup> Ibid., p.33.

<sup>4</sup> J.C. Powys, *Apologie des Sens*, tr. M. Tran Van Khaï, Livre de poche 1977, p.49.

<sup>5</sup> "vaste rassemblement devant votre esprit de ces merveilleux petits plaisirs compensatoires qui adoucissent l'existence" (néologisme de JCP), *L'Art du Bonheur*, p.53



## A discussion: Powys and Psychoanalysis

**Jacqueline Peltier**<sup>1</sup>: John, first, can I ask you how you became a therapist, and how you discovered John Cowper Powys

**John Colomb**: I was trained as a physiotherapist, and during the course of my professional life, I realised that there were many interconnections between the physical and the mental. As a result, I felt a strong wish to know more about these links, and took courses in communication and psychology, in order to better follow and understand my patients, not concerning myself only with their somatic problems, and that is how little by little I directed my steps towards therapies that could be called psycho-corporeal, that is to say at the junction between the mental and the body. In fact, I slowly discovered authors who wrote about the history of psychoanalysis, psychiatry, and I also attended some seminars on these subjects. At a certain point, my great discovery was my compatriot Jung, whose works I studied pretty closely. He made a strong impression on me and influenced my way of dealing with patients, with the people who came to meet me or whom I had to listen to.

After being a therapist in private practice, I was led to acquire some experience in psychiatry. During my professional activities I had also taken courses in Chinese energetics and acupuncture. Studying Chinese thought, man in his environment, man in his relation with the cosmos, allowed me to understand in greater depth the human psyche and its relation to the body. It was very enriching. Much later, during my readings—I have the curiosity of an explorer—I came across *The Art of Happiness* in 1984. It was the first book of JCP I read, and in it I found interesting keys which connected various psychological, or even spiritual, traditions which JCP had brought into a synthesis, in accordance with his own experience. This first book led me to go deeper into these subjects. In the first part of that book, he mentions that very important notion of forgetting:

... the forgetting power within the soul is the gods' greatest gift to man...<sup>2</sup>

**JP**: For that matter, in his *In Defence of Sensuality* he already says :

This art of forgetting *what I decide to forget* is an essential part of the process.

(...) Automatically, as such details threaten my art of forgetting, I brush them off my consciousness as I brush a fly off my face.<sup>3</sup>

**JC**: He also says that often in our mind something reminds us of unpleasant things. Through a decided and strong action of the will, one can get rid of these parasites. And, to continue with that book, let's evoke in particular the techniques he uses, as for instance when he mentions the "panergic act"<sup>4</sup> which consists in resisting sadness, the Ichian act, that is to say the act of 'jumping' like a fish above or under a situation, to dive deeply, and therefore to bring all back into a kind of eternal present, when he insists on the fact that one must not regret the past, but remain in the present and that one must not count too much

---

<sup>1</sup> Discussion recorded in January 2007.

<sup>2</sup> J.C. Powys, *The Art of Happiness*, John Lane The Bodley Head, 1935, p.39

<sup>3</sup> J.C. Powys, *In Defence of Sensuality*, Victor Gollancz, 1930, p.29

<sup>4</sup> "an emphatic gathering up before [the] mind of those little-great compensating pleasures which make existence bearable." (expression invented by JCP), *The Art of Happiness*, p.68

que de l'acte ichtien, c'est-à-dire l'acte de 'sauter' comme un poisson par-dessus ou en-dessous d'une situation, de plonger en profondeur, et donc de ramener tout cela dans une sorte de présent éternel, lorsqu'il insiste sur le fait qu'il ne faut pas regretter le passé, mais rester dans le présent, et ne pas trop s'adonner à l'espoir, qu'il faut saisir l'instant à la gorge, au fil des moments qui passent, qu'on doit se centrer, au lieu d'anticiper ou de ressasser le passé.... Là j'ai trouvé une clef qu'on trouve aussi chez d'autres auteurs, par exemple chez Krishnamurti, quelqu'un qui est connu en Occident, et qui nous incite à nous dire que la vérité se trouve instant après instant, que le discernement vient de ce qu'on trouve dans l'instant que nous vivons.

**JP:** Je t'interromps ici pour te demander si ce n'est pas là une idée que l'on trouve déjà dans le Tao? Powys a beaucoup évoqué le Tao<sup>6</sup>.

**JC:** Oui, en effet, JCP le connaissait bien au travers de ses lectures de Lao-Tseu et surtout de Tchouang-Tseu qu'il cite plus souvent. Il avait une affinité pour le Taoïsme, pour cette capacité qu'il appelle "la magie des magies", qui consiste à entrer dans l'autre, de sorte qu'on le comprenne à partir de ce qu'il est en lui-même, à s'effacer au maximum pour se glisser dans l'autre; c'est une manière taoïste de fluidité, la capacité de se dire, comme le vieil Héraclite est censé l'avoir dit, "tout coule, tout passe", et de ne pas se fixer sur quelque chose; le Tao exprime un peu cette vitalité continue, comme l'eau qui coule sous le pont et qui n'est jamais la même eau, ce flux de vie, qu'on n'a pas à arrêter. Car souvent dans nos vies on connaît des stases, des arrêts, des moments de parasitage, et le Tao peut nous aider à débloquer ces stases, à continuer à être dans le flux, dans le courant de la vie, c'est un peu ça que j'ai senti chez Powys...

**JP:** Tout en restant quand même dans le présent...

**JC:** Oui, il faut être attentif au présent. C'est une des clefs que l'on retrouve chez JCP dans *L'Art du Bonheur* et dans *Philosophie de la Solitude*.

En ce qui concerne les relations entre mon activité professionnelle et les conceptions que j'ai pu intégrer sur la psychologie, la psychothérapie, la psychanalyse, je me suis vite rendu compte qu'il y avait chez JCP une affinité plus grande pour Jung que pour Freud. Mais pour autant il n'avait pas envie de voir, comme il le dit lui-même, des "missionnaires zurichois"<sup>7</sup> arriver sur son sol natal pour évangéliser l'Angleterre. Il avait de très sérieux doutes quant à la réalité de l'inconscient, qu'il appelle "*l'Inconscient-mirage*"<sup>8</sup>.

Une autre clef fournie par JCP, que l'on trouve également à tout moment aussi bien dans *L'Art du Bonheur* que dans *Philosophie de la Solitude*, c'est celle qui consiste à trouver au plus profond de lui-même ce qu'il appelle 'une paix exultante'<sup>9</sup>. Et cette paix exultante résultait pour lui d'un acte, celui de se plonger au fond de soi-même et de faire appel à sa vitalité la plus intime, aux parties les plus inconnues de son cerveau jusqu'à ce qu'une onde, soudain, apparaisse venant apporter une libération.

**JP:** Ce que tu viens de dire, c'est une citation?

---

<sup>6</sup> Voir par exemple *Une Philosophie de la Solitude*, tr. M. Walberg, La Différence, 1984.

<sup>7</sup> Cf Kenneth White, 'John Cowper Powys, une technique de vie', tr. M. Tran Van Khaï, *granit*, Automne / Hiver 1973, p.357.

<sup>8</sup> 'Ma Philosophie à ce jour, telle que me l'inspire ma vie au Pays de Galles', tr. D. Coupaye, *granit*, Automne / Hiver 1973, p.374.

<sup>9</sup> Cf aussi *Autobiographie*, tr. M. Canavaggia, Gallimard, 1965, p.565.

on hope, that one must seize the present moment by the throat at every minute, that one must concentrate the mind, instead of imagining the future or harking back to the past.... Here I did find a key also found in other authors, for example Krishnamurti, who is well known in the Western world, a key which prompts us to realise that truth is to be found moment after moment, that discernment comes from what is found in the very moment we are living.

**JP:** Here I interrupt you to ask if there is not a link with the Tao here? Powys often mentioned the Tao.<sup>5</sup>

**JC:** Yes, indeed, JCP was well aware of it through reading Lao-Tzu and above all Kwang-Tze, whom he more often mentions. He had affinities with Taoism, which teaches what he calls “the magic of magics”, which consists in entering into the other, so as to

understand him from what he is in himself, to erase oneself completely in order to slip into the other; it is fluidity in the Taoist manner, the possibility to say to oneself, as old Heraclitus is supposed to have said, “all flows, all passes” and not to settle on a single thing; the Tao expresses something of this continued vitality, like the water never the same flowing under a bridge, this flux of life which is not to be stopped. For in our lives, we often experience stases, halts, such parasite moments, and the Tao can help us release these blocks, to continue being in the flux, in the flow of life, that is what I more or less felt in Powys...

**JP:** while remaining however in the present...

**JC:** Yes, one must be aware of the present. It is one of the keys that is to be found in JCP’s *Art of Happiness*, and *A Philosophy of Solitude*.

As to the relationship between my professional life and the concepts I was able to grasp in psychology, psychotherapy and psychoanalysis, I became aware that JCP had a greater affinity with Jung than with Freud. That being said,



John Cowper Powys in the U.S., circa 1913  
courtesy Louise de Bruin

---

<sup>5</sup> See for instance *A Philosophy of Solitude*, Simon and Schuster, 1933, pp.10-11

**JC:** C'est une citation d'*Apologie des Sens*<sup>10</sup>. Cette incitation à plonger profondément, c'est un acte de prière. Et à ce moment-là, dit-il, une onde soudain apparaît et libère l'être de son tourment.

**JP:** Est-ce que pour toi ces livres de JCP que tu cites ont un rapport avec la pensée de Jung? Nous mettrons en effet de côté l'influence de Freud qui est négligeable sur lui. Mais as-tu senti qu'il y avait des affinités au moins entre JCP et Jung? Car John Cowper avait lu certains ouvrages de Jung.<sup>11</sup> Ou bien peut-on dire qu'ils ont pris des voies différentes?

**JC:** Oui, ils ont adopté des voies différentes, certainement, leur approche n'est pas la même. JCP était attentif à toutes les gammes de sensations que peut ressentir un être humain. Mais Jung aussi a été sensible à cela, puisqu'il a parlé d'un inconscient collectif de l'humanité, qui rappelle la mémoire collective...

**JP:** Les mythes, aussi...

**JC:** Les mythes aussi. Il a parlé de l'*animus*, de l'*anima*<sup>12</sup>, des structures profondes de la psyché. Ainsi que de l'infra-humain, du sub-humain, mais aussi de ce qui pourrait dépasser l'homme.

**JP:** J'ai justement sous les yeux un passage de Jung dans le chapitre X de ses mémoires, *Ma vie*, où il raconte que, suite à un infarctus, il se sentit mourir. Sa description de son état est extrêmement précise: il s'est senti soudain projeté "très haut dans l'espace cosmique." Il passa trois semaines dans un état de faiblesse et de dépression extrême pendant la journée. Mais la nuit il était sujet à des visions: "Bien loin au-dessous de moi, j'apercevais la sphère terrestre baignée d'une merveilleuse lumière bleue." A ce moment-là il se sentait, dit-il, dans une très grande béatitude, "planant dans l'espace, dans un vide immense, bien qu'empli du plus grand sentiment de bonheur qui soit." Sa maladie eut un grand retentissement sur sa pensée, il est intéressant de le noter. Il écrit que cela l'amena à dire "un 'oui' inconditionnel à ce qui est, sans objection subjective, en une acceptation des conditions de l'existence ... acceptation de mon être simplement comme il est."<sup>13</sup> Cependant, contrairement à JCP, il en revint à une conception réaliste de la vie et il écrit:

Nous ne pouvons absolument pas nous représenter un monde dont les circonstances seraient en tous points différentes des nôtres car nous vivons dans un monde déterminé qui contribue à constituer et à conditionner notre esprit et nos présupposés psychiques.<sup>14</sup>

**JC:** C'est ce qu'il dit, mais en réalité Jung était sensible chez l'être humain "au surgissement de l'illimité", à ce qui pouvait dépasser les notions d'espace-temps. Il disait également que l'inconscient ne connaît pas l'espace-temps, qu'il se situe dans l'intemporel. Là on pourrait faire un rapprochement avec JCP. Mais l'un se prévalait de sa qualité de scientifique (la littérature l'assommait) et l'autre était un profond humaniste tourné vers la littérature.

---

<sup>10</sup> *Apologie des sens*, p.126.

<sup>11</sup> "Moi aussi je suis en train de lire Jung! Son *Types psychologiques*, très intéressant!" (JCP à sa sœur Marian, 5 août 1934). Jung dit de ce livre qu'il "traite là de la confrontation de l'individu avec le monde. C'est une description de la psychologie de la conscience." C.G. Jung, *Ma vie - Souvenirs, rêves et pensées*, Gallimard, 1966, p.241.

<sup>12</sup> cf. R. Ben-Jacob, 'Wolf Solent avec effet jungien', *la lettre powysienne* n°8, automne 2004.

<sup>13</sup> *Ma vie*, p. 340

<sup>14</sup> Ibid., p. 342

however, he did not wish for “Zurich missionaries”<sup>6</sup> to come, as he says, and invade his native soil in order to evangelise England. He had serious doubts about the reality of the unconscious, which he calls “this Mirage of an unconscious”<sup>7</sup>.

Another key given by JCP, often found both in *The Art of Happiness* and in *Philosophy of Solitude*, is that of finding in oneself what he calls “exultant peace”. And such exultant peace was for him the result of an action, that of diving to one’s lowest depths and appealing to one’s most intimate vitality, to the most unknown parts of the brain, until a wave suddenly appears, bringing liberation in its wake.

**JP:** Is that a quote?

**JC:** Yes, it comes from *In Defence of Sensuality*<sup>8</sup>. This invitation to dive into the depths is an act of prayer. At this precise moment, he says, a wave suddenly appears and liberates the being from its trouble.

**JP:** Do you think these books by JCP are related to the thinking of Jung? For we agree that the influence of Freud is negligible. But did you feel there were affinities between JCP and Jung? JCP had most certainly read some of his books<sup>9</sup>. Or should we say they took different roads?

**JC:** Yes, they took different roads, for sure, their way of seeing things is not the same. JCP took note of all the gamut of sensations that a human being can feel. But Jung was also aware of this, since he mentioned the collective unconscious of humanity, which reminds one of collective memory...

**JP:** The myths too...

**JC:** Yes, the myths too. He spoke of the *animus*, of the *anima*<sup>10</sup>, of the deep structures of the psyche. As well as the infra-human, the sub-human but also of what would possibly lie beyond man.

**JP:** I happen to have here a passage from Jung, in chapter X of his memoirs, *Memories, Dreams, Reflections*, where he tells us that after he had suffered a coronary, he felt himself dying. His description of his state is very precise: he felt himself suddenly hurled “very high in cosmic space”. He spent three weeks in a state of weakness and extreme depression during the day. But at night he was subject to visions: “Far, far underneath me, I would see the terrestrial sphere swimming in a marvellous blue light”. At that moment, he felt himself to be in a state of extreme bliss, “gliding in space, in an immeasurable emptiness, although I felt the greatest possible sensation of happiness.” It may be interesting to note that his illness had great repercussions on his thinking. He says that it drove him to say “an unconditional ‘yes’ to what is, without any subjective objection, an acceptance of the conditions of existence ... the acceptance of my being simply as it stands.” However, unlike JCP, he returns to a realistic conception of life and

---

<sup>6</sup> Kenneth White, ‘John Cowper Powys, une technique de vie’, not published in English: French tr. M. Tran Van Khai, *granit*, Automne / Hiver 1973, p.357

<sup>7</sup> J.C. Powys, *Obstinate Cymric*, The Druid Press, 1947, p.144

<sup>8</sup> *In Defence of Sensuality*, p.33

<sup>9</sup> JCP wrote 5 August 1934 to his sister Marian: “I too am reading Jung! His *Psychological Types*, a most interesting book I find it.” In *Memories, Dreams, Reflections*, C.G. Jung explains that the book was “a study of the confrontation of man with the world. It is a description of the psychology of conscience.”

<sup>10</sup> R. Ben-Jacob, ‘Giving Wolf Solent a Jungian twist’, *la lettre powysienne* n°8, Autumn 2004

Mais pour en revenir à la psychanalyse, JCP trouvait ses méthodes intéressantes, il en parle dans *Philosophie de la Solitude*, il reconnaît les aspects positifs et libérateurs que cela peut avoir pour certaines personnes. Mais il trouvait que finalement cela vidait l'âme humaine de sa substance, que l'homme était démonté comme un jeu de meccano, et qu'on voulait, avec la psychanalyse, mettre les hommes aux normes, les empêcher de goûter à toutes leurs sensations. Il dit autre chose d'également intéressant dans *Philosophie de la Solitude*, une sorte de prophétie: il pense que la psychanalyse un jour disparaîtra pour laisser la place à quelque chose de tout à fait différent. Nous sommes encore dans l'ère des thérapeutes. Le monde est très perturbé, les institutions—l'Eglise par exemple—ne jouent plus leur rôle libérant, on se tourne alors vers les 'psy' de toutes sortes pour trouver un exutoire ou une écoute.

J'aimerais, quant à moi, insister sur les clefs données par JCP, celles déjà citées, cette capacité d'oubli, de philosopher par soi-même et d'utiliser ce qu'on trouve dans les grands écrits philosophiques voire spirituels, pour en faire une philosophie à usage personnel. Dans le premier chapitre de *L'Art du bonheur* JCP conseille une sorte de tour de magie mental. Il écrit que le début de l'art du détachement consiste à isoler l'identité centrale qui est en nous, et à l'amener—comme il a été dit tout à l'heure—au saut intérieur, le saut de la vie, de l'esprit, ce "je suis moi" profond, et pouvoir accéder ainsi à cet état de détachement qui apparaît extraordinairement libérant et apaisant. Là il me semble qu'il y a quelque chose de l'ordre d'un dépassement de tout ce qu'on pouvait appeler l'analytique, pour arriver à quelque chose de plus vital, de plus fondamental, qui est de retrouver son noyau central.

Il y a aussi chez JCP une grande capacité d'indépendance personnelle. Dans *Philosophie de la Solitude*, en particulier au début du premier chapitre intitulé 'le Soi et le Passé', il y a quelque chose d'important, quand il dit que si pour préserver la paix de son esprit dans le monde moderne on fait en général appel à d'illustres autorités du passé, en fait aucune figure importante ne peut nous dispenser d'une philosophie qui nous soit propre. JCP a la capacité de nous inciter à avoir une pensée indépendante, progressive. Il estime que notre approche des grands penseurs doit se faire d'une manière libre, sceptique et indépendante, et aussi qu'il faut adapter leurs philosophies à nos difficultés présentes. Il nous faut devenir créateurs de rigoureuses et indépendantes façons de vivre, par la pensée comme par les mœurs. La pensée de JCP est libérante parce qu'elle va à contre-courant de l'uniformisation et il est salutaire de la redécouvrir. Mais il ne faut peut-être pas le dire trop haut, car on risque alors d'être pris pour un anarchiste!

**JP:** Ce que JCP était, en fait.

**JC:** Oui, dans le sens noble du terme. Ainsi dans 'Le Soi Réalisé'<sup>15</sup> il écrit que pour avoir une philosophie qui lui soit propre, le soi solitaire doit se détacher de tous les systèmes philosophiques, anciens comme modernes, mais il n'est pas nécessaire de les rejeter dogmatiquement. Donc on voit chez lui une certaine plasticité psychologique, il est capable de puiser dans ces systèmes pour en tirer une substance qui va s'harmoniser avec son être personnel.

Nous pouvons faire notre choix dans notre propre tradition ou dans d'autres traditions, aux racines différentes, mais qui nous ouvrent à autre chose. Lui-même accepterait avec le sourire en ce qui concerne sa pensée à lui, JCP, que

---

<sup>15</sup> *Une Philosophie de la Solitude*, 'Le soi réalisé', p.45.

writes:

It is absolutely impossible for us to conceive of a world whose circumstances would be completely different from ours, for we are living in a determined world which plays a great part in the constitution and conditioning of our mind and of our psychic presuppositions.<sup>11</sup>

**JC:** That's what he says, but in fact Jung was sensitive to the potential manifestation in human beings of the boundless, to what could go beyond the notions of space-time and he also said that the unconscious has no notion of space-time, that it sees itself as outside time. On that point it would be possible to see a link between the two men. But one was a scientist (literature bored him) and the other was a great humanist deep in literature.

To come back to psychoanalysis, JCP finds Jung's methods interesting, he mentions them in *A Philosophy of Solitude*, and acknowledges the positive and liberating effects they may have for certain types of people. But in the last resort he thinks it empties the human mind of its substance, that man is thus taken to pieces like a Meccano model. For him, psychoanalysis is a means to normalise man and bar him from enjoying all his sensations. In *A Philosophy of Solitude*, he also says another interesting thing, he makes a kind of prophecy: he thinks that psychoanalysis will one day disappear to make room for something totally different. For the time being, we still need therapy. The world is very unsettled, institutions such as the Church no longer play any liberating role, people turn to all kinds of therapists for release or attention.

I would like to insist on the keys given by JCP, those I already mentioned, the capacity to forget, to philosophise by ourselves and to use what we can of the great philosophical, or even spiritual writings, and develop our own philosophy. In the first chapter of *The Art of Happiness* JCP recommends a kind of mental magic trick. He writes that the beginning of the art of detachment consists in isolating our inmost identity, and bringing it to a vital leap, a mental leap, the inmost "I am I", thus reaching that state of detachment which is so extraordinarily liberating and comforting. This seems to me to go far beyond analysis, to come to something more vital, more central, which is to recover our inmost core.

We also find in JCP a great capacity for personal independence. In *A Philosophy of Solitude*, and in particular at the beginning of the first chapter, "The Self and The Past", he says something important when he writes that to protect our peace of mind in the modern world we appeal to past illustrious authorities, "none of whom (...) can however supply a replacement for an original philosophy of our own". JCP encourages us to retain an independent and progressive way of thought. Our approach to great thinkers must remain free, skeptical and independent, and we must adapt their philosophies to our present difficulties. By thought and by mores we must become creators of our own rigorous and independent way of life. JCP's way of thinking is liberating because it goes against the tendency towards uniformity, its rediscovery is salutary. But by claiming this too loudly, one risks being taken for an anarchist!

**JP:** Which JCP was, indeed.

**JC:** Yes in the noble sense of the word. When he thus writes in 'The Self realised' that in order to have a philosophy of its own, "the lonely self must detach itself from all philosophical systems, both old and new, but it need not dogmatically

---

<sup>11</sup> C.G. Jung, *Memories, Dreams, Reflections*, ed. A. Jaffé, tr. C. & R. Winston, Fontana Press, 1995 (quotes tr. J. Peltier)

nous suivions ces mêmes recommandations, c'est à dire que nous adaptions ou rejetions ce qu'il propose, selon ce qui nous convient. Il faut laisser de côté ce qui dans sa pensée nous échappe, mais en le respectant, sachant que cela fait partie de sa personnalité.

**JP:** Ce qui me frappe en lui c'est la liberté de sa pensée comparée à la rigidité manifestée dans les techniques psychoanalytiques. Il reste farouchement indépendant de tout système et demeure très souple. Il va adapter ce qu'il lui faut, sans suivre jamais une direction unique.

**JC:** Dès qu'il se sentait enfermé dans un système de pensée JCP s'échappait en poussant le cri du coucou! On sent chez lui un besoin d'être totalement lui-même tout en se nourrissant de ces systèmes-là. Mais sa pensée n'a jamais été systématique, sans pour autant être sans liens ni totalement désordonnée. Il savait relier sa pensée à son élément central, son "je suis moi".

**JP:** Justement j'aimerais qu'on en parle, de cet élément central, de ce noyau, de cette identité consciente, "le petit cristal dur" comme il l'appelle. Es-tu d'accord avec sa description de ce 'noyau', sorte de foyer qui concentre en lui ce qui fait l'identité de la personne?

**JC:** C'est en effet une notion importante qu'on retrouve un peu dans toutes les traditions. Cet élément central existe en l'homme, qu'on l'appelle l'âme, le soi, l'esprit ou l'atman, ou tout ce qu'on veut, cela fait partie du fond de l'être, une auto-référence à soi. Je crois retrouver cela en JCP avec son immense goût de la liberté, ce goût de n'être emprisonné en aucune façon dans un mode de pensée quel qu'il soit.

**JP:** Il y a chez lui comme chez ses 'héros' l'existence d'un noyau indestructible, mais en même temps il a la faculté de devenir éthéré, fluide, de se dissoudre, de se transformer. Il met l'accent sur deux attitudes apparemment contradictoires, mais qui sont en fait compréhensibles et possibles.

**JC:** Voici ce qu'il écrit dans *Philosophie de la Solitude*:

Il faut apprendre à utiliser une arme bien plus subtile et bien moins meurtrière que la soumission ironique. Alors, votre être le plus intime, loin de se sentir réduit, humilié, conquis, s'élèvera comme un feu noir inviolable par les fentes et les crevasses de la défaite apparente et se condensera dans ce froid et haut et translunaire éther psychique, où les puissances de l'air communient avec les puissances de l'air. Dans le cosmos, il y a tant de terre, tant d'eau, tant de roc, tant d'air, tant de sable que ... nous pouvons trouver un espace aérien, céleste ou terrestre, où malgré notre civilisation mécanique, nous puissions émerger notre esprit et nous sentir libres et seuls.<sup>16</sup>

Il dit que sa philosophie ne sert à rien—et c'est là une nouvelle clef—si elle n'est pas un talisman, un moyen de libération, un moyen de se sentir déjà mieux. A chaque crise, lorsque nous sommes harassés, pourchassés, persécutés, confondus, humiliés, nous avons besoin d'une image mentale qui soit à la fois un geste et une idée significative à laquelle nous puissions nous référer. Et la philosophie n'est donc d'aucun secours si elle ne fournit pas un symbole que l'on puisse tenir concrètement devant soi. On doit pouvoir, par un acte de volonté énergique, se relier à ce qu'il appelle l'énergie créatrice de la cause première. Sa philosophie propose une clef à laquelle nous pouvons recourir sans délai, une image qui est à la fois un acte, une idée, une peinture mentale, une

---

<sup>16</sup> *Une Philosophie de la Solitude*, p.78



reject any of these,”<sup>12</sup> we see here a certain psychological flexibility, he is able to dip into these philosophical systems to draw out the substance which will harmonise with his inner being.

We may choose, either from our own tradition or from others with different roots, but which open up other avenues for us. John Cowper himself would with a smile have allowed us to follow this same advice when choosing among his own writings what we want to adapt or to reject, according to our needs. We must let go those elements in his thinking which remain obscure, but respectfully, because they are part of his personality.

**JP:** What strikes me in him is that his thinking is free from the rigidity of psychoanalytic methods. He remains fiercely independent of all systems and extremely flexible, never following any single direction.

**JC:** With the call of the cuckoo, JCP escapes as soon as he feels cornered in a philosophical system! One feels in him the need to be his own man, while getting inspiration from these systems. His way of thinking is never systematic, although it is never without links nor completely unstructured. He knew how to relate his thinking to his inmost core, his “I am I”.

**JP:** That is precisely what I would now like to mention, the central unity, the core, the conscious entity, “the little hard crystal”, as Powys calls it. Do you agree with this concept of the core, a kind of focus concentrating what makes the identity of a person?

**JC:** It is indeed an important notion, found in pretty much every tradition. This central element exists in man, whether you call it soul, or the self, the mind or the atman, or whatever, it is the deepest part of the being, a self-reference. I think I can detect this in JCP’s thinking, in his tremendous desire for liberty, for not being imprisoned in any way in any mode of philosophical thought whatever it may be.

**JP:** In him as in his ‘heroes’ there is an indestructible core, but at the same time he has the faculty of becoming ethereal, fluid, to dissolve himself. He emphasizes two apparently contradictory attitudes, but which are in fact understandable and possible.

**JC:** This is what he writes in *A Philosophy of Solitude*:

You must learn to use something more subtle and far less malicious than ironical submission. Then will your inmost being, far from feeling itself reduced, humiliated, conquered, rise up like a dark inviolable fire through the crannies and crevices of your apparent defeat, mount up and up and up; and finally gather itself together in that cold, high, translunar, psychic ether, wherein the powers of the air commune with the powers of the air. In the cosmos there is so much earth, so much water, so much rock, so much air, so much sand that ... we can find some air-space, or sky-space, or earth-space, despite our mechanical civilisation, in which we may plunge our spirit and feel alone and free.<sup>13</sup>

Powys says that philosophy is of no use—and that is another key—if it does not constitute a talisman, a means of liberation, of already feeling better. At each crisis, when we feel harassed, hunted down, persecuted, overwhelmed, humiliated, we are in need of a mental image which is at the same time a gesture and a significant idea to which we may refer. So philosophy cannot help us if it

---

<sup>12</sup> *A Philosophy of Solitude*, p.65

<sup>13</sup> *Ibid.*, pp.129-30

incitation représentant en soi un effort psychologique. Il y a dans le chapitre VII de *Philosophie de la Solitude*, ‘Le Soi et la rigueur de la vie’, une nouvelle proposition: JCP fait appel à la volonté, et plus que cela, il fait appel aux éléments physiques, nous proposant de lever la main—un miracle—d’élever le cœur, de relever la tête: cette attitude-là peut susciter un renouveau, les esprits vitaux se précipitent pour nous obéir. Il y a déjà là quelque chose qui vient à notre secours et qu’il semble qu’il ait expérimenté. Il avait cette capacité de devenir aussi dur que le granit mais il était également capable d’être fluide comme l’eau qui, elle, passe entre les pierres. Par moments on doit avoir ce “cal d’indifférence”, en nous, comme disait Edgar Morin, pour ne pas être complètement annihilé par la souffrance du monde, et par nos souffrances personnelles, c’est une nécessité vitale. Il faut résister à l’instantanéité de l’information qui nous arrive sans cesse, telle un mitraillage, et qui peut créer en nous des dégâts psychologiques, ou nous détruire.

**JP:** Il semblerait qu’il ait lui-même souffert de dépression à un certain moment et qu’il ait séjourné en clinique. Mais ce n’était pas une clinique psychiatrique. Il s’est sorti de ces dépressions à la force du poignet, comme il le dit quelque part, en se forgeant ses propres techniques. Est-ce que tu pourrais dire si actuellement dans ces domaines des gens se sont intéressés à de semblables techniques?

**JC:** Oui, en effet, ça existe actuellement dans les domaines de psychothérapie, de psychologie. Il y a beaucoup de familles de pensée différentes en psychothérapie. Des gens sortent du champ analytique. Des techniques cognitives et comportementales ont pris beaucoup d’essor ces dernières années, un peu semblables à celles prônées par JCP, où l’on incite les gens par leur volonté, par des actes précis, à remodeler leur manière de pensée, à ne pas être obsédés par les mêmes pensées récurrentes. Il y a eu aux Etats-Unis il y a quelques décennies un célèbre hypnothérapeute, Milton Erickson, qui utilisait à sa manière des moyens de réajuster l’inconscient en déclenchant chez les gens une hypnose légère, en manipulant légèrement leur mental de façon positive: on trouve cette idée dans *Autobiographie* où JCP dit que cela ne sert à rien d’avoir des pensées négatives, que quand on rencontre quelqu’un il vaut mieux lui dire des choses aimables qui lui font du bien, le flatter à la limite, ça le ragaillardit. Il y a des liens avec la pensée de JCP, philosophe non thérapeute, mais ayant néanmoins une connaissance assez approfondie du psychisme de l’homme, pensée qui offre des clefs semblables à celles qu’on trouve dans ces nouvelles thérapies.

**JP:** Et pour toi, qu’est-ce que la découverte de Powys t’a apporté dans ton cheminement personnel? Est-ce que tu sens qu’il y a eu dans ta vie un ‘avant-Powys’ et un ‘après-Powys’?

**JC:** Eh bien, pour moi, la richesse qu’il m’a apportée, avec *L’Art du Bonheur*, c’est que je découvrais qu’il parlait de l’esprit, de ce Soi, ce noyau central, dont j’avais eu connaissance par les traditions spirituelles, et que lui avait découvert de façon laïque, si je puis dire...

**JP:** Laïque, ou peut-être plutôt polythéiste, car il prie un éventail très large de dieux... Il dit d’ailleurs dans *Apologie des Sens* qu’il faut combattre la Cause Première et devenir idolâtres:

Notre souffrance présente, causée par ce monde mécanisé, vient de ce que nous reculons devant l’idolâtrie, qui nous est naturelle.<sup>17</sup>

**JC:** On peut dire ça, en effet. Mais ce qu’il m’a surtout apporté c’est cette idée de

---

<sup>17</sup> *Apologie des Sens*, p.119.

does not provide some symbol which we may effectively hold before us. Through an energetic act of will, we must be able to relate to what he calls the creative energy of the First Cause. His philosophy proposes a key, which we can use immediately, an image which is at the same time an act, an idea, a mental picture, an incitement which in itself represents a psychological exertion. In chapter VII of *A Philosophy of Solitude*, 'The Self and the bitterness of life', JCP proposes something new. He calls on the will and beyond that summons physical elements, inviting us to lift up our hand—a miracle!—our heart, our head: this attitude brings transformation as vital spirits hasten to our bidding. We find here something which comes to our help, and we get the impression that he experienced this technique. He had the capacity to become as hard as granite, but he could also be as fluid as water, which can flow between stones. It is vitally important for us to have in us the "callus of indifference" as Edgar Morin<sup>14</sup> would say, in order not to be destroyed by the suffering of the world, or by our own sufferings. We must resist the information arriving every second, ceaselessly, like bullets from a machine-gun, and which can create psychological damage or even destroy us.

**JP:** It seems that Powys himself suffered from a nervous breakdown at a certain time of his life, and that he spent some time in a clinic. But it was not a psychiatric clinic. He managed to come out of these nervous breakdowns by sheer will, as he says somewhere, forging his own techniques. Could you tell me if such techniques as those he evolved have been considered by other therapists?

**JC:** Yes, they exist in psychotherapy and psychology. There are in psychotherapy many different schools of thought. For instance, Cognitive Behavioural Therapy, or CBT, which is somewhat similar to what JCP propounded, has left aside the analytic field, and has been making great strides during past years. People are encouraged, using their will and precise acts, to change their ways of thinking, and not to be obsessed by the same recurrent thoughts. In the United States, a few decades ago Milton Erickson, a famous hypnotherapist, used to readjust the unconscious by lightly hypnotising his patients, slightly manipulating their minds towards a positive position. This is also found in *Autobiography* where JCP writes that it is harmful to have negative thoughts, that it is much better to say kind things to people you meet, even to flatter them, because it does them good, makes them happier. There are therefore obvious links between these new therapies and the thinking of JCP, who was a philosopher, not a therapist, but who had nevertheless a fairly deep knowledge of man's psyche, and whose thoughts on the matter are pretty close to the ones we find now.

**JP:** And what did the discovery of Powys bring to you in your personal development? Could you say there was a 'before JCP' and an 'after JCP'?

**JC:** Well, for me, the riches he brought me, when I read *The Art of Happiness*, were that I discovered he was talking about the mind, the self, the central core, things I had already found in my readings on spirituality, and which he had unearthed in a lay manner, so to speak.

**JP:** in a lay or perhaps rather a polytheistic manner, for he prays to many gods and goddesses... He thus says in *In Defence of Sensuality* that we must fight the First Cause and become idolaters:

Our modern machine-made misery comes from the fact that we shrink

---

<sup>14</sup> Edgar Morin is a French philosopher and sociologist, noted for dismissing the conventional boundaries between academic disciplines.

me rendre à moi, à ma propre liberté, à ma propre pensée: il nous renvoie à nous-mêmes. Il m'a aussi apporté quelques clefs, en particulier sur le *léthé*, la notion de l'oubli qui est à différencier du refoulement, car ce qui est refoulé ressurgit d'une autre manière, tandis que l'oubli, c'est la prise de conscience, l'intégration de la chose, ensuite on la met de côté et on ne la laisse pas nous parasiter à perpétuité. Dans ce sens-là l'oubli est positif. Il le dit souvent et, en particulier, dans *L'Apologie des Sens*:

L'une des composantes essentielles du bonheur solitaire [du moi-ichtyosaure] sera le simple fait que sa volonté devient sans cesse plus capable d'oblitérer les ennuis, les tracasseries et les soucis, et de re-crée des choses merveilleuses, fluides, magiques.<sup>18</sup>

Il y a aussi chez Powys sa liberté par rapport à toute littérature, même religieuse, même par rapport à la Bible, il a une manière de traiter de tous les sujets qui est audacieuse, et qui, en ce qui me concerne, m'a incité à aborder les choses en me sentant moins coincé dans le système. Il m'a donné un petit coup de pouce pour m'inciter à plus penser par moi-même, en relativisant la rigidité du système.

D'autre part, j'ai aussi été très enrichi par *Le Sens de la Culture*, où il dit:

La véritable culture a été, est et sera toujours personnelle, individuelle, anarchiste. La vie est fondée sur le fait d'oublier combien elle est intolérable. Le *geste de culture* le plus magique que je connaisse, un défi à tous les *yogis* de l'Orient, est une démarche de tout notre être que je définirai ainsi: soyez secourable envers votre prochain; oubliez ce que vous ne pouvez pas supporter; laissez votre vie s'enfoncer dans les quatre éléments.<sup>19</sup>

Dans la dernière page de ce livre Powys nous rappelle que Jésus disait que pour entrer dans le Royaume il nous fallait devenir comme un enfant, et il se demande:

... à quel aspect du caractère de l'enfant pensait-Il? Il pensait, je crois, à trois aspects qu'il nous faut une longue vie pour réapprendre.

La faculté qu'a l'enfant de renaître chaque jour, la fascination passionnée de l'enfant devant le miracle du moment—la spontanéité de l'enfant qui se précipite vers vous pour vous offrir, parfois, mais pas toujours, la plus chère de ses découvertes...

**JP:** En effet John Cowper vers la fin de sa vie avait retrouvé une joie enfantine très lumineuse. Il disait qu'il avait des rapports privilégiés avec les petits enfants, qui venaient à lui très volontiers.

As-tu eu l'occasion de prêter des essais de JCP à tes patients? C'est déjà si difficile de faire lire JCP de façon générale... alors, des gens qui se sentent l'esprit fragilisé peuvent-ils réellement faire cet effort et assimiler la sagesse que JCP veut partager?

**JC:** A des patients, je pense que j'ai surtout fait des citations de JCP, mais j'ai prêté ses livres à des amis qui ont apprécié sa pensée, et qui y ont trouvé une nourriture substantielle pour leur vie personnelle. Quand je les prête, j'essaie d'expliquer la philosophie élémentaire de Powys. Quand par exemple il parle des quatre éléments, cela me fait penser à la prière chamanique, "la terre est mon corps, l'eau est mon sang, le feu est mon esprit, et l'air est mon souffle". On a plus que jamais besoin de revenir fondamentalement à ces quatre éléments

<sup>18</sup> *Apologie des Sens*, page 59.

<sup>19</sup> J.C. Powys, *Le Sens de la Culture*, tr. M-O. Fortier Masek, L'Âge d'Homme, 1984, p.227.

from natural idolatry.<sup>15</sup>

**JC:** It is possible to see it in that way, of course. But what he above all brought me is this idea of taking me back to myself, to my own freedom, to my own thought: he takes us back to ourselves. He also brought me some specific keys, in particular on the *lethe*, the notion of forgetting which is quite different from that of repression, for what is repressed springs up again in another way, whereas forgetting is the act of consciously integrating the thing, which we can afterwards put aside, without letting it plague us forever. In that sense forgetting is a good thing. Powys often refers to it, in particular in *In Defence of Sensuality*:

One great ingredient in its solitary happiness will be the mere fact that its will is growing steadily more efficacious in obliterating all teasing, worrying, and annoying things, and recreating lovely, flowing, magical things.<sup>16</sup>

It's also striking how freely Powys treats literature, even religious literature. He approaches the Bible with a boldness that inspires me to manage my problems in such a way that I find myself less entangled within the system. He certainly prodded me to think more for myself, and to see the system in a less rigid way.

I was also much strengthened by *The Meaning of Culture* with passages like this:

True culture was, is and ever will be personal, individual, anarchistic. Life is based on forgetting how intolerable life is; and the most magical *gesture of culture* I know, and I would oppose it to all the “yogi” of the orient, is a certain threefold motion of one's whole being. I would define this threefold motion of the self in the following manner. Help your neighbour. Forget the unbearable. Sink your life into the Four Elements.<sup>17</sup>

At the end of the book he brings to our attention a famous passage from the Gospel:

When Jesus said that to enter the Kingdom you had to become like a child, of what aspect of a child's character was he thinking?

I think he was thinking of the three things that it takes most of us a long life to learn again.

The child's power of being born afresh every day; the child's passionate absorption in the miracle of the moment; and the child's impulse to thrust upon you, and sometimes—though not always!—to bestow upon you its most cherished discovery.<sup>18</sup>

**JP:** Yes indeed, John Cowper, towards the end of his life had recovered the radiant joy of a young child. He often mentions his privileged relation with the very young, who came to him readily.

Did you ever lend JCP's essays to your patients? It is already so difficult to have our friends read him... so, can people who feel fragile really make such an effort and assimilate the kind of wisdom JCP wishes to share?

**JC:** I have above all quoted JCP to my patients, but I did lend these books to some friends, who usually enjoyed his ideas and found in them substantial nourishment for their personal life. When I lend them, I try to explain his philosophy of elementalism. Thus when he mentions the four elements, this reminds me of the shaman's prayer: “earth is my body, water is my blood, fire is

---

<sup>15</sup> *In Defence of Sensuality*, p.90

<sup>16</sup> *In Defence of Sensuality*, p.38

<sup>17</sup> *The Meaning of Culture*, p.281

<sup>18</sup> *Ibid.*, pp.281-2

aujourd'hui, alors que la planète Terre est extraordinairement en danger. JCP a bien senti les nuisances qui allaient surgir:

Mais la race humaine, en ces temps modernes voués au culte du commerce, s'est laissée prendre dans l'engrenage d'une inexorable machine qui transforme des êtres vivants et sensibles en autant d'automates livides, désarticulés comme des marionnettes.<sup>20</sup>

John Colomb est né en 1945 dans le canton de Neuchâtel en Suisse. Après des études de thérapeute, il est venu en Bretagne il y a une trentaine d'années et a depuis pratiqué une thérapie d'écoute en milieu privé.

oooooooooooooooooooo

### **Et *Psychoanalysis and Morality*?<sup>1</sup>**

JOHN COWPER écrivit à Llewelyn de Californie trois lettres importantes en janvier 1923, à la suite d'un différent assez grave qui avait opposé les deux frères, au sujet de sa conduite en matière de sexualité. Dans la troisième et dernière, il dit ceci:

Et quand tu dis "mais si nombreuses", ne te souviens-tu pas de l'idée dans *La Bien-Aimée* de Hardy, ce que les Freudiens appellent maintenant la poursuite Narcissique de "son moi" du véritable Don Juan! J'admets "l'onanisme", j'avoue la "masturbation", la "baise" spirituelle, mais il peut y avoir là plus de mystères et d'émerveillement que tu ne le crois. En tout cas je suis résolu à le défendre—tu ne parviendras pas à me rendre honteux, sauf si tu donnes au Maberlulu<sup>2</sup> l'occasion de se moquer! J'aimerais écrire un essai sur ce sujet et peut-être bien le ferai-je! Seigneur! Je le pourrais.

Si tu crois que c'est quelque chose d'irréel, d'inauthentique, une espèce de pose—tu as absolument tort. On ne pose pas quand on. . . inutile que je répète le mot expressif du "Collège"! Tu sais ça ne peut être à la fois irréel et dégoûtant—c'est soit l'un soit l'autre. Mais c'est la Nature qui m'a fait et j'en appelle à Elle.

(...) Peut-être suis-je né pour exprimer quelque chose à propos de "faire l'amour" qu'aucun "homme sage", avec toute "sa peur de le mentionner de crainte que cela puisse disparaître", n'a été jusqu'à présent suffisamment naïf, franc ou simple pour exprimer.<sup>3</sup>

Si l'essai qu'il annonce là n'est pas en fait *Psychoanalysis and Morality*, dont il avait commencé la rédaction un an auparavant, cet essai n'a jamais été écrit. Or celui-ci offre au long de sa cinquantaine de pages une série de réflexions assez pertinentes. La psychanalyse, avec les travaux de Freud et Jung, apparut avant la Première Guerre, mais devint un sujet brûlant dans les années vingt, époque qui, comme Powys le remarque, était encore très inhibée sur le plan des mœurs, aux Etats-Unis aussi bien qu'en Grande-Bretagne. Il s'est immédiatement rendu

---

<sup>20</sup> *Apologie des Sens*, p.214.

<sup>1</sup> J.C. Powys, *Psychoanalysis and Morality*, J.Colbert, USA, 1923; Village Press, 1975. (non traduit)

<sup>2</sup> Nom que se donnait le petit 'clan' formé par Marian, Albert et Llewelyn Powys enfants à Montacute.

<sup>3</sup> J.C. Powys, *Esprits-Frères*, tr. C. Poussier et A. Bruneau, Corti, 2001, pp.156-9

my spirit and air is my breath.” More than ever do we need today to come back to these four elements, when the planet Earth is in such deadly danger. JCP understood the problems we were going to face:

But the human race, in these modern commercial times, has got itself caught in a relentless machine that turns living, sensitive people into pallid, galvanised automatons.<sup>19</sup>

John Colomb was born in 1945 in the canton of Neuchâtel in Switzerland. After studying to be a therapist, he settled in Brittany some thirty years ago where he worked as a psycho-corporeal therapist in private practice.

oooooooooooooooooooo

### **And what about *Psychoanalysis and Morality*?<sup>1</sup>**

JOHN COWPER POWYS wrote three important letters to Llewelyn in January 1923, following a rather serious conflict which had opposed the two brothers concerning JCP’s behaviour in sexual matters. In the third and last, he writes:

And when you say ‘but so many’, don’t you recall the idea of Hardy’s *Well Beloved*, what the Freudians now call the Narcissistic hunt for ‘his own self’ of the true Don Juan! I grant the ‘onanism’, I confess to the ‘self abuse’, the spiritual ‘shagging’, but these things may have more mysteries and wonder in them than you guess. At any rate I am resolute to defend it—you do not succeed in making me ashamed, except of giving the Maberlulu<sup>2</sup> a chance of jeering! I would like to write an essay on this subject and may be I will! God! I could.

If you think It’s an unreal thing, an unauthentic thing, a kind of pose—you’re absolutely wrong. One doesn’t pose when one—I needn’t repeat the expressive ‘Prep’ word! It can’t be both unreal and disgusting you know—it’s either one or the other. But Nature made me & to Her I appeal.

(...) Perhaps I am born to express something about ‘making love’ that no ‘wise man’, with all ‘his fear of mentioning it lest it should vanish’, has yet been naive or frank or simple enough to express.<sup>3</sup>

If the essay he mentions here is not in fact *Psychoanalysis and Morality* which he had started to write the preceding year, then it was never written. The fifty-page 1923 essay presents a series of relevant and interesting considerations. Psychoanalysis, with works by Freud and Jung, appeared before WW1, but became a hectic subject of discussion in the twenties, at a time when, as JCP remarks, the United States as well as Great Britain were still very inhibited. He immediately realised what the advent of psychoanalysis was going to bring to the Western world, and remarks that its importance in the history of mankind was comparable to that of the theory of Copernicus. He has the premonition that this new science is going to liberate man, is going to throw light on the mysteries of sexuality and examine it with detachment:

---

<sup>19</sup> *In Defence of Sensuality*, pp.171-2

<sup>1</sup> J.C. Powys, *Psychoanalysis and Morality*, J. Colbert, USA, 1923; Village Press, 1975.

<sup>2</sup> “Maberlulu” was the name Marian, Bertie and Llewelyn gave to their little clan in Montacute.

<sup>3</sup> J.C. Powys, *Letters to His Brother Llewelyn*, ed. M. Elwin, Village Press, 1975, vol.I, pp.325-8

compte de ce que la psychanalyse allait apporter dans le monde occidental, remarquant que son avènement dans l'histoire de l'humanité est comparable à ce que fut celui de la théorie copernicienne. Il a le pressentiment que cette nouvelle science va entraîner une libération de l'homme, elle sera à même d'éclairer enfin les mystères de la sexualité et de l'envisager de façon détachée:

Que des humains venus au monde chargés du fardeau d'une morale sexuelle construite par les passions et les instincts, par les dogmes et les traditions vieux de deux mille ans, décident de considérer les phénomènes propres au sexe sans aucune émotivité—comme si c'était des forces chimiques ou magnétiques—même si ces hommes sont des scientifiques professionnels, constitue un événement extraordinaire et bouleversant.<sup>4</sup>

La sexualité, examinée de façon scientifique, va cesser d'être assimilée au péché. Certains aspects de la sexualité humaine, comme l'inceste ou l'homosexualité, cesseront d'être des péchés contre Dieu et la Société, ils seront envisagés comme "les conséquences naturelles de certaines forces psychiques"<sup>5</sup>. Ce qui le conduit à prédire que le jour viendra où l'on pourra parler ouvertement de la sexualité, que l'on séparera de l'idée du bien et du mal. Ce qui fait que la conscience traditionnelle chrétienne sera abandonnée au profit du bon sens naturel et païen.

Il examine alors la question de la sublimation des instincts sexuels, prônée par l'Eglise afin que l'esprit de l'homme atteigne à des stades supérieurs de la conscience. Powys s'interroge alors sur la question des conséquences d'un tel refoulement. Il nous donne la réponse de la psychanalyse: par cette suppression draconienne de nos instincts, nous risquons au contraire d'être précipités dans des réactions morbides et violentes, qui nous ramèneraient bien en-dessous du point de départ.

Même s'il déplore que les enseignements du Christ ou de saint Paul aient privé l'homme de certains plaisirs naturels et lui aient fait prendre des chemins arides, il n'en demeure pas moins que pour lui, cette répression des instincts sexuels au cours des âges a eu comme conséquence d'affiner le sens esthétique et de développer la sensibilité humaine.

Néanmoins, Powys exprime le souhait qu'une époque arrive où les plaisirs sexuels seraient affinés par l'instinct sexuel même:

Ce que l'on ne peut s'empêcher de souhaiter, c'est que peu à peu une attitude naturelle et aimable envers les plaisirs sexuels se loge dans le cerveau humain, une attitude dont une composante serait la bonne vieille adoration poétique du sexe en tant que sexe, dont les anciens cultes païens étaient une expression instinctive.<sup>6</sup>

C'est ce qu'ont découvert instinctivement tant Nell que Cordelia dans *Les Enchantements de Glastonbury*. Elles sont capables, sans crainte et sans retenue, de montrer leur amour total, qui comprend donc l'accomplissement sexuel, pour leur amant ou leur mari. Par contre Sam fait, lui, le choix de sacrifier à Jésus sa vie personnelle et son amour physique pour Nell. Et Owen Evans par son obstination perverse criminelle passera à côté du bonheur qu'il aurait pu avoir.

Powys qui, dans la lettre mentionnée plus haut, avait vertement répondu à Llewelyn "... je suis un pervers épicène étrange et anormal en tout (...) et que je

---

<sup>4</sup> *Psychoanalysis and Morality*, p.10

<sup>5</sup> Ibid., p.11

<sup>6</sup> Ibid., p.16



# PSYCHOANALYSIS AND MORALITY

BY JOHN COWPER POWYS



SAN FRANCISCO :: PUBLISHED BY  
JESSICA COLBERT :: MCMXXIII 50

For human beings, born into the burden of sex-morality built up by the passions and instincts, by the dogmas and the traditions, of two thousand years, to deliberately set themselves to consider the phenomena of sex without any emotionalism at all—just as if these things were chemical or magnetic forces—is in itself, even though such human beings *may* be professional men of science, a formidable and world-shaking event.<sup>4</sup>

Sexuality, examined scientifically, will no longer be assimilated to sin. Some facets of human sexuality, such as incest and homosexuality, will no longer be sins committed against God and Society, but will be considered “as natural consequences of certain psychic forces”<sup>5</sup>. Powys goes on to predict that a day will come when it will be possible to speak of sexuality openly, dissociated from any idea of good or evil. Our traditional Christian conscience will be abandoned

for a natural heathen common sense.

He then examines the question of the sublimation of sexual instincts, advocated by the Church so that the human spirit may reach higher levels of consciousness. He wonders about the consequences of such a repression. The answer given by psychoanalysis to the query is clear: such drastic repression of our instincts is undertaken at the risk of morbid and violent reactions, which could well take us back far below our normal starting point.

Even though he deplors that the teachings of Christ and St Paul have deprived man of some natural pleasures, and made him follow a barren path, Powys expresses the opinion that this repression of sexual instincts over many centuries has at least refined man’s æsthetic sense and developed his sensitiveness.

However he expresses the wish that a time might arrive when sexual pleasures would be refined by the sexual instinct itself:

What one cannot help hoping will by degrees lodge itself in the human brain is a natural and friendly attitude towards all sex-pleasure, an attitude not unmingled with something of the old poetic worship of sex as sex of which the ancient heathen cults were an instinctive expression.<sup>6</sup>

This is precisely what, in *A Glastonbury Romance*, Nell as well as Cordelia have instinctively discovered. They are able to show, without restraint or fear, their total love, including active sexuality, for their lover or husband. On the other

<sup>4</sup> *Psychoanalysis and Morality*, p.10

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.11

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.16

sois damné si je veux changer”<sup>7</sup>, semble avoir présents à l’esprit les reproches de son frère (et peut-être pense-t-il aussi à Marian qui était mêlée à la dispute) quand il s’écrie:

La psychanalyse va montrer comment, dans les explosions de fureur morale aveugle que montrent les hommes et les femmes ordinaires, confrontés à un écart de conduite sexuelle chez l’autre, surgit un flot bouillant d’envie réprimée, de jalousie et de concupiscence contrariée. Elle montrera comment presque toute l’indignation morale devant ces écarts est en fait une émotion ambiguë et fort douteuse.<sup>8</sup>

Powys met l’accent sur l’extraordinaire libération que la psychanalyse va apporter à l’homme en le débarrassant des injonctions, des privations et de la lourde morale imposées par les traditions et les religions. Celui-ci aura tout loisir alors de se tourner vers lui-même et son ego, son âme si l’on veut, d’en comprendre les caractéristiques, et d’essayer de s’accorder avec ce monde dans lequel il a été précipité.

Cela encouragera l’individu à rassembler en son propre esprit ses forces, de découvrir ce que sont vraiment ses particularités, ses goûts et ses humeurs, et de critiquer alors avec une ironie fantasque, indépendante de tout préjugé ... la prison qu’est le monde.<sup>9</sup>

En fait, pour Powys, à ce moment-là du moins, la psychanalyse, loin de restreindre les possibilités du monde à l’espace-temps du matérialisme, élargit au contraire le champ du possible et, si l’on peut ainsi tant approfondir les pulsions sexuelles, que Powys appelle “sex-feelings”, pourquoi l’individu ne pourrait-il pas aller plus loin encore?

Ces révélations répétées de niveaux du subconscient obscur de plus en plus profonds ne montrent-elles pas que l’âme individuelle s’évade du niveau onirique de l’univers spatial pour s’enfoncer dans une région pour laquelle nous ne possédons pour l’instant pas de cartes?<sup>10</sup>

Ici, Powys semble encore avoir l’espoir que la psychanalyse apportera des réponses éclairées. Mais pour l’instant il n’est nullement question de “cristal dur” de noyau ou de techniques de vie permettant de vivre le mieux possible ses contradictions en utilisant par exemple l’art d’oublier, même si JCP se prend à imaginer que la psychanalyse pourrait fort bien permettre la découverte que “l’âme consciente individuelle” s’avère plus puissante que tout autre vibration et qu’elle est le moteur, l’origine en fait des énergies électriques en mouvement, qu’elle est à la fois créatrice et destructrice du monde, responsable de la vie sur notre planète.

Quand la ‘matière’ sera réduite au ‘mouvement’ et que le ‘mouvement’ sera réduit à une énergie radio-magnétique, il est possible que l’on découvre que la ‘batterie-force’ qui est à la base de ce mystère n’est rien moins qu’une âme consciente personnelle; l’âme d’un homme, d’un animal ou d’une plante; l’âme, peut-être même d’une planète ou d’une étoile...<sup>11</sup>

On voit là commencer à se mettre en place l’idée majeure, qu’il développera quelques années plus tard, de la nécessaire unité de l’homme avec son

---

<sup>7</sup> *Esprits-Frères*, pp.157-8

<sup>8</sup> *Psychoanalysis and Morality*, p.17

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.24

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.27

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.28

hand, Sam chooses to sacrifice his personal life and his sexual attraction for Nell to Jesus. As for Owen Evans, his perverse criminal obsession will deprive him of the happiness he could have known with Cordelia.

Powys, who in the letter mentioned above had written sharply to Llewelyn “... I am an epicene queer abnormal pervert in everything (...) and I’m damned if I want to change”<sup>7</sup>, seems to have had in mind the criticisms of his brother (and perhaps also of Marian, who had a part in the quarrel) when he exclaims:

It [Psychoanalysis] will show how in the bursts of blind moral anger displayed by the average man and woman when confronted by some sex-lapse in another person, there surges up a boiling flood of suppressed envy and jealousy and thwarted lust. It will show how almost all moral indignation, where such lapses are concerned, is an ambiguous and very questionable emotion.<sup>8</sup>

Powys stresses the extraordinary liberation psychoanalysis is going to bring to man by ridding him of injunctions, hardships and the moral gravity imposed by tradition and religion. He will then have the leisure to turn to himself and to his ego, to his soul you might say, to understand its characteristics and attempt to adapt to this world into which he has been thrown.

It will encourage the individual to gather his forces together in his own mind, to find out what his peculiarities, his tastes, his humours, really are; and then to criticize his prison... with a whimsical irony that is independent of all preconceptions.<sup>9</sup>

In fact for Powys, at least at the time, psychoanalysis, far from restricting the possibilities of the world to the space-time universe of materialism, on the contrary widens the scope of the possible, and if man is able to delve deeper into his sexual pulsions, which Powys calls “sex-feelings”, why could the individual soul not go further still?

Do not these recurrent revelations of deeper and deeper levels of obscure subconsciousness indicate that the individual soul sinks altogether out of the dream-level of the spacial universe into a region for which at present we have no chart?<sup>10</sup>

At this point Powys is still hopeful that psychoanalysis will bring us enlightened answers. But at the time of this essay, there is no question yet of “hard crystal” or core or of the life techniques which would allow us to live as well as possible with our contradictions, the art of forgetting for example, although he is already speculating on the possibility that psychoanalysis will help us find that the “individual conscious soul” is the most powerful of vibrations, the engine, the origin in fact, of electric energies in motion, that it is at the same time the creator and destroyer of the world, responsible for life on our planet.

When all ‘matter’ is reduced to ‘motion’ and all ‘motion’ is reduced to radio-magnetic energy, it may suddenly appear that the ‘force-battery’ which generates this mystery is nothing less than a conscious personal soul; the soul of a man, or of an animal, or of a plant; the soul, even, of a planet or of a star...<sup>11</sup>

We can see here, taking shape, one of Powys’s major ideas, which he will develop

---

<sup>7</sup> *Letters to His Brother Llewelyn*, pp.326-7

<sup>8</sup> *Psychoanalysis and Morality*, p.17

<sup>9</sup> *Ibid.*,p.24

<sup>10</sup> *Ibid.*,p.27

<sup>11</sup> *Ibid.*,p.28

environnement naturel, l'élémentalisme qu'il prônera dans les livres qui vont suivre.

J. Peltier

oooooooooooooooooooo

## Céramique et littérature

Ah! vienne un temps où chaque métier aura son rêveur attiré, son guide onirique, où chaque manufacture aura son bureau poétique! <sup>1</sup>

C'EST EN BOURGOGNE, deux ans après la deuxième guerre mondiale, que Bachelard écrivait *La Terre et les rêveries de la volonté*. Cette phrase figure au chapitre consacré à la pâte, dans lequel il est bien sûr question du travail du potier. Originaire moi-même d'un coin de Bourgogne, j'ai vécu longtemps entre les livres et la nature telle qu'on peut la percevoir enfant: jardin, champs, bois, animaux, végétaux, saisons, bouquets, maisons comme des prolongements de campagne, révélations diverses du monde retrouvées plus tard, notamment dans la littérature. En guise de sortie, nous allions au pays d'Alain-Fournier, ou en Puisaye, le pays de Colette; mes parents parlaient de ces écrivains, nous nous arrêtions dans des fabriques de vaisselle. J'adorais. Depuis, je suis devenue



potière, avec une formation en littérature comparée et un attachement tout particulier à l'œuvre de J. C. Powys...

"Reste attaché en plein centre", se dit-il, "pendant que tu avances. L'avenir n'est pas tout." Et il enfonça sa canne dans la terre tout en abaissant ses regards vers le sol; puis il l'en retira d'un geste brusque et alla trouver Nance.<sup>2</sup>

Cette fin de *Camp Retranché* me rappelle les dernières phrases de Joyce dans *Portrait de l'artiste en jeune homme*:

---

<sup>1</sup> Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*, José Corti, 2004, p. 93

<sup>2</sup> J.C. Powys, *Camp Retranché*, tr. Marie Canavaggia, Grasset, 1967

a few years later, of the necessary unity of man with his natural environment, the elementalism he will advocate in the following books.

J. Peltier

oooooooooooooooooooo

## Ceramics and literature

Let there be a time when each trade will have its appointed dreamer, its oniric guide, when each workshop will have its poetical agency!<sup>1</sup>

IT WAS IN BURGUNDY, two years after the end of the Second World War that Bachelard wrote *Earth and the Reveries of Will*. The quotation is from the chapter devoted to potter's clay, in which of course the work of the potter is mentioned. Born myself in Burgundy, I lived for a long time surrounded by books and nature, as perceived by a child: the garden, fields, woods, animals, plants, seasons, flowers, houses as extensions of the countryside, various facets of the world later seen again, especially in literature. Our outings consisted in visiting Alain-Fournier's country, Colette's region la Puisaye; my parents used to mention these writers, we would stop to visit the makers of earthenware. I loved it. Since then I have become a potter, with a degree in comparative literature and a particular fondness for the works of John Cowper Powys.

'Hold to the centre', he said to himself, 'as you move on. The future's *not* everything!' And he dug his stick into the earth, with his eyes on the ground.

Then, pulling it out with a jerk, he went to meet Nance.<sup>2</sup>

Thus ends *Maiden Castle* reminding me of the last sentences in Joyce's *Portrait of the Artist as a Young Man*:

Welcome, O life! I go to encounter for the millioneth time the reality of experience and to forge in the smithy of my soul the uncreated conscience of my race.<sup>3</sup>

Both are centred on the present, on reality, the 'here and now'.

Published at an interval of twenty years, respectively in 1936 and 1916, both books end with a departure, with a movement towards life, seen both as experience and matter, not as an idealistic projection. Like Joyce and many other writers, including Proust, Alain-Fournier and Colette, John Cowper Powys taught me to apprehend the natural world, vegetable, animal and mineral, as terrestrial matter... In his texts, the existence of life depends on earth and what it engenders.

I started working as a ceramist at a time when I needed to focus on some centre in my life: I could no longer have children, and for the last twenty years, the same images and perceptions of the countryside had haunted me. At the same time, I was without a job, an outsider.

Centering is part of the potter's work: once centered, clay springs to life and becomes a created object. I was in great need of this concentration on a life

---

<sup>1</sup> Gaston Bachelard, *Earth and the Reveries of Will*, tr. K. Haltman, Dallas Institute 2000, (quote tr. J. Peltier)

<sup>2</sup> J.C. Powys, *Maiden Castle*, Univ. of Wales Press, 1990

<sup>3</sup> J. Joyce, *Portrait of the Artist as a Young Man*, first published by W.B. Huebsch, 1916

Bienvenue ô vie! Je pars, pour la millionième fois, rencontrer la réalité de l'expérience et façonner dans la forge de mon âme la conscience incréée de ma race.<sup>3</sup>

Même recentrage sur le présent, sur le réel, 'ici et maintenant'.

Publiés à vingt ans d'intervalle, respectivement 1936 et 1916, ces deux textes se terminent chacun par un départ, par un mouvement vers la vie, à la fois expérience et matière, et non projection idéaliste. Comme Joyce et bien d'autres écrivains, parmi lesquels Proust, Alain-Fournier et Colette, John Cowper Powys m'apprit à regarder le monde en dehors des structures sociales: le monde au stade végétal, animal, minéral, matière terrestre... Dans ses textes, la rencontre de la vie passe par la terre et ce qu'elle enfante.

Je débutai l'activité de céramiste à une période où il me fallait moi-même me recentrer: je ne pouvais plus avoir d'autres enfants et, depuis vingt ans, les mêmes images et perceptions de la campagne me pressaient. Parallèlement, le chômage me laissait quelque peu en marge...

Le centrage fait partie du travail du potier: la terre une fois centrée prend son essor et devient objet créé. J'avais besoin de cette concentration sur une vie développée en dehors des codes, orientée vers les perceptions que l'on a du monde, en l'occurrence celles d'un monde rural, menacées d'oubli et pourtant si pleines.

Les images du centre ont quelque chose de fort, elles évoquent l'équilibre, le cercle, l'éternel recommencement entre fécondation et ensevelissement. Le centre est un concept, une direction, qui s'accorde parfaitement avec les matières que sont l'eau et la terre. J'ai découvert Powys avec *Givre et Sang (Ducdame)*, suite à un article mentionnant l'attachement de Powys à l'œuvre de Thomas Hardy, sur laquelle j'avais commencé un travail universitaire. J'y ai trouvé ces thèmes de la maternité et de la mort intrinsèquement liés à la perception d'une campagne forte, omniprésente. Un passage illustre très bien ce lien, lorsque mue par une détermination sourde Lady Ann revient, juste avant de mettre au monde son enfant, de la longue promenade qui a fait croire un moment qu'elle s'était noyée.

Bientôt, elle s'aperçut que l'épuisement de son corps, qu'elle sentait peser comme une lourde argile, se doublait d'autres symptômes révélateurs.<sup>4</sup>

De même que le corps de la mère est ici assimilé à l'argile<sup>5</sup>, les poteries m'ont parfois semblé le prolongement d'enfancements.

La force de *Givre et Sang* tient en partie à l'impression de mouvement circulaire que donnent les éléments à l'œuvre dans cette vallée de la Frome: détermination vers la vie et omniprésence de la mort. Personnages et décors sont équivalents, pris en quelque sorte dans le même maelström; ils se côtoient dans les mêmes climats de mutation biologique, tous happés dans l'évolution de la matière. Car tout est matière chez Powys, même la texture et la couleur des fleurs:

L'essence unique de ces journées d'août se trouvait dans les champs; là, parmi les hautes tiges jaunes et les épis gonflés du blé et de l'orge, il

---

<sup>3</sup> J. Joyce, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, tr. L. Savitsky, Gallimard 1943, pp.361-2

<sup>4</sup> J.C. Powys, *Givre et Sang*, tr. Diane de Margerie et François Xavier Jaujard, Seuil, 1973, p.333

<sup>5</sup> Dans la traduction française. Dans le texte original, il est question de mottes de gazon.

beyond the usual codes, turned towards the perceptions of the world, in particular those linked to the rural world, threatened, however rich, by oblivion.

Strong images are associated with the centre, evoking equilibrium, the circle, the eternal recurrence of fecundation and entombment. The centre is a concept, a direction, which tallies perfectly well with matter, water and earth. I discovered Powys with *Ducdame*, after reading an article which mentioned the admiration Powys had for the work of Thomas Hardy, on whom I had started an academic study. I found in Powys's novel those same themes of motherhood and of death, intimately linked to the perception of a rich and omnipresent countryside. This link is illustrated by a passage in the book in which, driven by a dull determination, Lady Ann comes back, just before giving birth to her child, from the long walk which for a while led to the fear that she had drowned herself.

She began to be aware that the exhaustion, which made her body feel like something that was made of pulseless wool but at the same time was as heavy as sods of turf, was now accompanied by other, more disturbing symptoms.<sup>4</sup>

Pottery sometimes seems to me to be the prolongation of childbirth.

The power of *Ducdame*, its strength, comes in part from the impression of a circular movement given by the elements at work in the Frome valley: the will to live and the omnipresence of death. Characters and settings are equivalent, caught so to speak in the same vortex; they are side by side in the same atmosphere of biological mutation, all are caught up in the evolution of matter.

For everything is matter in Powys, even the texture and colour of flowers:

But the real quality of these cloudless August days was to be found in the cornfields. Here amid the tall yellow stalks and the grain-swollen ears of wheat and barley rose up, as if over night, millions and millions of poppy flowers. Something about the texture of these filmy scarlet petals, as if they had been made of the blood of the earth itself, shed by hot sun kisses and staunching by hot sun breath, carried the very secret of that season from field to field and across the white haze-tremulous roads.<sup>5</sup>

The essence of the world blossoms in matter.

As we go on in our reading, as the most impalpable elements, such as thoughts and feelings, acquire a material identity totally integrated to the natural world, even air is linked to the earth in this English countryside:

That impalpable summer air was like a condensation of the thoughts of the terrestrial globe itself, strange, dreamlike, non-human, such as rose and fell, fell and rose, with the rhythm of some vast, placid, elemental sea.<sup>6</sup>

If the mother's body is compared to sods of turf, the future father's thoughts do not escape this terrestrial reference either:

The two brothers were so content in each other's society that they had a way of thinking aloud; each one pursuing his own deep-indented furrow of contemplation; quite satisfied if now and again these isolated trails crossed one another, like Lexie's silvery snail tracks!<sup>7</sup>

However, biological nature prevails. Described in detail, through its minute elements, the countryside is not a setting, but the central element of the text. It is

---

<sup>4</sup> J.C. Powys, *Ducdame*, p.421

<sup>5</sup> Ibid., p.337

<sup>6</sup> Ibid., p.282

<sup>7</sup> Ibid., p.387

semblait que des millions de pavots eussent poussé en une seule nuit. Quelque chose dans le tissu de ces pétales écarlates et transparents comme s'ils étaient nourris du sang même de la terre, nés de l'étreinte enflammée du soleil et desséchés par son souffle brûlant, transmettait d'un champ à l'autre le secret ultime de la saison à travers la brume tremblante qui couvrait les routes blanches.<sup>6</sup>

L'essence du monde s'épanouit dans la matière.

Les éléments les plus impalpables, comme les pensées et les sentiments, acquièrent au fil de la lecture une identité matérielle totalement intégrée au monde naturel. Dans cette campagne anglaise, même l'air est apparenté à la terre:

L'air impalpable de l'été était comme l'essence des pensées du globe terrestre lui-même, pensées étranges, inhumaines, d'une texture de songe, comme si elles s'élevaient et retombaient pour se relever et retomber dans le flux et le reflux d'une immense mer calme et primordiale.<sup>7</sup>

Si le corps maternel est apparenté à l'argile<sup>8</sup>, les pensées du futur père n'échappent pas non plus à cette référence terrestre:

... ils [les deux frères] étaient si parfaitement heureux ensemble qu'ils avaient pris l'habitude de penser tout haut, chacun suivant le sillon profondément creusé de sa rêverie, heureux si, de temps à autre, ces voies parallèles se croisaient comme ces sillages argentés que les escargots laissent sur les feuilles.<sup>9</sup>

Cependant la nature biologique l'emporte en importance. Décrite par le détail, par ses éléments infimes, la campagne n'est pas un décor, mais l'élément central du texte. Il ne s'agit plus d'un concept littéraire ou social, mais d'une ouverture sur le monde, plus précisément d'un seuil donnant accès au réel, lequel ne saurait se réduire à une perception plate.

Dans le 'rendu artistique' du monde, qu'il s'agisse de littérature ou d'arts plus directement visuels, il serait vain de vouloir opposer réel et imaginaire, tant l'image peut avoir de force perceptive. L'écriture de Powys possède cette dimension extraordinaire qui nous permet de regarder en dehors des œillères coutumières un monde diversifié, proche et pourtant méconnu. Au gré des phrases, le lecteur peut s'approprier les perceptions d'un être plus petit, d'un insecte ou d'un oiseau par exemple:

C'était une de ces journées où, sans qu'un souffle se fasse sentir, les graines transparentes des pissenlits volent au hasard et se posent ici et là, où les touffes écarlates des centaurées révèlent une cosse dure et globuleuse sous leurs pétales, où la jacobée pousse drue et serrée sur les taupinières, et où l'odeur qui règne dans l'air allie la senteur des champignons sous la pluie à celle des mauvaises herbes que l'on brûle.<sup>10</sup>

D'autres fois, la vision est infiniment plus vaste :

Certaines étoiles, liquides et pâles comme le corps encore vivant de lucioles noyées, gisaient, silencieuses, enfouies dans l'eau boueuse des fossés. Des fragments de roseaux brisés, des branchages arrachés aux

---

<sup>6</sup> *Givre et Sang*, p.272

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.229

<sup>8</sup> Cf note 5

<sup>9</sup> *Givre et Sang*, p.308

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.303



no longer a literary or social concept, but an opening on the world or, more precisely, a threshold giving access to a reality which cannot be confined to flat perception.

In the 'artistic rendering' of the world, by literature or, more directly, by the visual arts, any attempt to oppose reality and imagination would be in vain, such is the perceptive power of images.

Powys's writing has this extraordinary dimension which allows us to observe a diversified world, close to us, but of which our customary narrow vision makes us unaware. The odd sentence will provide the reader with the perceptions of a smaller creature, an insect or a bird.

It was one of those days when the filmy seeds of dandelions move at random, without the stirring of a breath, from resting place to resting place; when the purple tufts of knapweed reveal the hard globulous husk below the petals; when the ragwort droops heavily over the mole heaps; when the dominant odour upon the air seems to be a blending of burning weeds and rain-soaked funguses.<sup>8</sup>

At other times, the vision is much wider:

Certain stars, watery and faint, as if they had been the drowned but not quite extinguished bodies of glowworms, lay silent and deep-buried in the muddy water of a ditch at the roadside. Bits of broken reed stalk and wind-blown twigs from willow trees and alders floated between the images of these fallen stars, as if they floated above a crevice in the terrestrial orb itself which sank down into antipodal gulfs.<sup>9</sup>

His writing reminds us of Edgar Allan Poe and his poem *Al Aaraaf*:

Oh! hie thee away (...) / To lone lake that smiles / In its dream of deep rest, / At the many star-isles / That enjewel its breast.



These ambivalent images in which definitions are blurred help me stylise the motifs or landscapes I am painting on clay. The potter is not only tied to clay he can mould; working with his hands he enters the world by both dreaming it and giving it body: colours then take on form and matter.

Preoccupied by earth, water, fire and many mineral or metallic elements, the ceramist is sometimes under the impression he is playing at being an alchemist, for such are the unexpected effects which often are the results of complex processes. Powys is evoking the same elements, issued from the depths of the earth: precious resins or

heavy metals. In the following passage, the atmosphere he describes associates leaden images delicately contrasted with grey and yellow amber:

The earth seemed to lie back upon itself, relaxed and lethargic. The days slid by imperceptibly, each one resembling the one before it, in a heavy, damp, windless atmosphere, steamy and misty, with large sun-

---

<sup>8</sup> *Ducdame*, p.380

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.431

saules et aux aulnes flottaient entre les reflets lumineux de ces étoiles tombées, comme s'ils voguaient à la surface d'une faille creusée dans la sphère terrestre engloutie par deux gouffres symétriques.<sup>11</sup>

L'écriture évoque Edgar Poe dans *Al Aaraaf*:

Oh! va-t-en loin (...) / Vers quelque lac isolé qui sourit, / Dans son rêve de profond repos / Aux innombrables îles-étoiles / Qui gemment son sein.

Ces images ambivalentes, dans lesquelles les définitions s'estompent, m'aident à styliser des motifs ou paysages que je peins sur la terre. Le potier n'est pas seulement lié à l'argile en tant que pâte malléable; le travail des mains permet de pénétrer le monde à la fois en le rêvant et en lui donnant corps: les couleurs prennent forme et matière. Préoccupé par la terre, l'eau, le feu et de nombreux éléments minéraux ou métalliques, le céramiste a parfois l'impression de jouer à l'alchimiste, tant les effets qui résultent de ces processus complexes peuvent souvent être imprévus. Powys travaille en évoquant les mêmes éléments issus des profondeurs du sol: résine précieuse ou métaux lourds. Dans le passage qui suit, l'atmosphère décrite renvoie à l'imaginaire lié au plomb, ici délicatement contrasté avec celui de l'ambre gris et jaune:

La terre semblait s'affaïsser, prise de léthargie. Les jours se succédaient imperceptiblement, tous semblables, dans une atmosphère lourde, humide, brumeuse et sans vent, où des crépuscules d'ambre succédaient à de vastes midis ensoleillés sur la terre brune.

(...)

La terre inculte et immobile avait sombré, s'était comme réfugiée en elle-même, à des profondeurs intérieures où, inaccessible à la chaleur génératrice du soleil, elle possédait pourtant une vie mystérieuse.<sup>12</sup>

Il semble que Powys fait référence à ces fusions primitives qui eurent lieu au centre de la terre, liant intrinsèquement monde minéral et monde végétal. Ces images fascinent nombre de potiers...

Powys affectionne les ambivalences, les mutations; son écriture amorce parfois de troublants poèmes aux accents de démiurge:

Mais à peine Rook eut-il fait quelques pas qu'il reçut des rafales de pluie torrentielle.

On eût dit que le grand câble qui rattachait le navire planétaire à son quai cosmique s'était brusquement rompu et que le vaisseau terrestre, libre de toute attache, sans capitaine, sans pilote, sans lumière, s'en allait maintenant à la dérive, avec tous ses ponts et ses gréements sombres, humides et silencieux, dans un chaos liquide où les eaux des océans se mêlaient aux eaux du ciel.<sup>13</sup>

On pense au *Bateau ivre* de Rimbaud.

J'ai parfois du mal à expliquer aux visiteurs pourquoi, en Cévennes, je peins sur la terre des bateaux, pourquoi j'aime citer des phrases qui parlent d'eau et de navires... Le mont qui surplombe l'atelier ressemble à l'arche de Noé; mais l'essentiel n'est pas cette évocation. Terre et eau sont indissociables pour le potier dont l'activité m'a souvent fait songer à un embarquement. Peut-être cet embarquement est-il le refus de subir notre propre fin comme un néant, une façon de détourner le problème, vieillissement, maladie, grâce à un amour inconditionnel de la matière... Les nefes sont initiatiques.

---

<sup>11</sup> *Givre et Sang*, p.341

<sup>12</sup> Ibid., p.79

<sup>13</sup> Ibid., p.336

warmed, earth-brown noons followed by amber-coloured twilights.  
(...)

The land, thus lying fallow and immobile, might be said to have sunk down, to have sunk back, into some interior level or stratum of being, where it was unapproachable to the sun's generative warmth, and yet had a mysterious life of its own.<sup>10</sup>

Powys apparently refers to the primitive fusions at the centre of the earth, binding the mineral and vegetable worlds. For many potters such images hold great fascination...

Powys loves ambivalence, mutation; sometimes his writing initiates unsettling poems with demiurgic accents:

... but before he had gone many steps a torrential volume of rain descended upon him.

It was like the breaking of some vast taut hawser by which the very planetary ship itself was roped to its cosmic dock; so that the earth vessel now, free of all restraint, unpiloted, masterless, lampless, drifted, with all its dark, wet, silent decks and rigging, into a chaos of water, wherein the waters "that are above the firmament" mingled with the waters "that are beneath the firmament!"<sup>11</sup>

Rimbaud's *Bateau ivre* is not far away.

I sometimes have trouble explaining to visitors why, although I live in the Cevennes, I paint ships on clay, why I like to quote sentences which mention water and ships... The hill above my workshop looks like Noah's ark; but this evocation is not the main thing. Earth and water are intimately bound together for the potter, whose work often reminds me of an embarkment. Which embarkment perhaps reflects the rejection of our own end in its nothingness, a way of deflecting the problem, old age, illness, through an unconditional love for matter... Vessels are initiatory.

Pottery proves to be ambivalent, it accompanies life by supplying earthenware, but it also tallies with images of death: 'grand feu'<sup>12</sup>, pit dug in the earth, burial urns. *Ducdame* ends with the evocation of eternity, the eternity of Lexie's brotherly love for his brother Rook:

He, the life amorist, the worshipper of the sun and the sweet air and the grain-bearing earth, was up to his knees at that moment in waters deeper and colder than the waters of the Frome.

But even there, though his face in the darkness had the injured, bewildered look of an outraged child, he held the dead man tightly, protectively against his heart.<sup>13</sup>

A little before, Netta had collected herself upon Rook's grave:

Hurriedly she sank down on her knees and pressed her face against the soaked clay.

The descending darkness swept over her and covered her, separating her from the rest of the world.

(...)

It is significant that these holes dug in churchyard clay are not refilled and covered up, so as to be left just level with the surrounding sod ! For it is these tragic hillocks, themselves so nearly resembling enshrouded

---

<sup>10</sup> *Ducdame*, pp.73-4

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.425

<sup>12</sup> A technique to fire pottery at 1300°C.

<sup>13</sup> *Ducdame*, p.457

La poterie s'avère ambivalente, elle accompagne la vie en fournissant la vaisselle, elle s'accorde aussi avec les images de la mort: grand feu, fosse creusée dans la terre, urnes funéraires.

*Givre et Sang* se termine par l'évocation de l'éternité du sentiment fraternel de Lexie pour son frère Rook :

Lui, l'amoureux de la vie, du soleil, de l'air embaumé et de la terre féconde, se trouva brusquement immergé jusqu'aux genoux dans des eaux plus profondes et plus froides que les eaux de la Frome.

Pourtant, même en ces eaux glacées, bien que dans l'obscurité son visage eût de nouveau ce regard d'un enfant blessé et perdu, il serra étroitement le mort contre lui, comme pour le protéger.<sup>14</sup>

Peu avant, Netta s'était recueillie sur la tombe de Rook:

Alors Netta se jeta à genoux, pressa son visage contre l'argile détrempeée, et l'obscurité qui tombait la submergea, la séparant du reste de l'univers. (...)

Il est significatif que ces fosses creusées dans l'argile des cimetières ne soient pas comblées et recouvertes pour être laissées de niveau avec la terre environnante! Car ces monticules tragiques, dont la forme est si semblable à celle des corps enveloppés par leur suaire, nous donnent dans notre détresse une dernière illusion, l'illusion qu'ils enferment et enrobent le corps qui gît si profond, si loin sous terre!<sup>15</sup>

Toujours l'eau et la terre, dans une spirale entre vie et mort...

Au fond de la matière pousse une végétation obscure; dans la nuit de la matière fleurissent des fleurs noires.<sup>16</sup>

Gaston Bachelard a travaillé sur ce qui lie la littérature aux images les plus fortes que nous portons, archétypes, perceptions essentielles du monde. Personnage habitué à la campagne bourguignonne, il a su ne pas oublier la matière; il disait que *l'art est de la nature greffée*<sup>17</sup>. Ne pourrait-on pas suggérer que la *céramique est de la terre greffée*?

Les cuissons collectives, conviviales, réunissent de très nombreux potiers autour d'un ou plusieurs fours communs; elles pourraient débiter par l'interjection qui donne son titre au roman de Powys : *Ducdame*.

*Amicus*: Qu'est-ce que c'est, "ducdame"?

*Jaques*: C'est une invocation grecque, qui invite les fous à entrer dans le cercle...<sup>18</sup>

Il y a sans doute folie à vouloir se concentrer sur la perception du monde, à plonger dans la matière corps et rêves. Il me semble que les potiers et les lecteurs de Powys ont ce trait en commun... Je me plais à peindre des phrases sur les pièces de terre sèche; souvent je cite John Cowper Powys. Il m'est arrivé une fois de sortir du four une théière dont le couvercle ne s'ouvrait qu'à la condition que sa pointe soit orientée sur le *en* de *enchantement* :

Oui, l'enchantement s'accordait au vent de mars, à la froidure et à la pluie, aux herbes fraîches, hautes et drues.<sup>19</sup>

Anne Kerzeas

---

<sup>14</sup> *Givre et Sang*, pp.360-1

<sup>15</sup> Ibid., p.354

<sup>16</sup> G. Bachelard, *L'eau et les rêves*, José Corti, 1944, 1991, p.3

<sup>17</sup> Ibid., p.15

<sup>18</sup> Shakespeare, *Comme il vous plaira*, Acte II, scène vi

<sup>19</sup> *Les Enchantements de Glastonbury*, tr. J. Queval, coll. 'Biblos', Gallimard, 1991, p.34

human shapes, that give us the last illusion of our sorrow, the idea that they actually wrap up and enfold that form which in reality lies so far below!<sup>14</sup>

Always water and earth, in a spiral between life and death...

At the bottom of matter grows an obscure vegetation; in the darkness of matter black flowers are blooming.<sup>15</sup>

Bachelard concentrated his thoughts on the links between literature and the most intense images we carry in our minds, the archetypes, essential perceptions of the world. As a man familiar with the Burgundy countryside, he took heed never to forget matter; he used to say that *art is grafted nature*. In the same way could we not suggest that *ceramics is grafted earth*?

Collective firings, convivial feasts, gather a great number of potters around one or several common ovens; they could start with the interjection which gives its name to Powys's novel, *Ducdame*.

*Amicus*: What's that "ducdame?"

*Jaques*: 'Tis a Greek invocation, to call fools into a circle...<sup>16</sup>

It may be folly to concentrate on the perception of the world, to immerse oneself in matter, body and dreams. I am tempted to say that potters and readers of Powys have this in common...



I like to paint sentences on pieces of dried earth; I often quote John Cowper Powys. Once I took out of the oven a teapot whose lid could only be opened when pointing to the “*en*” of *enchantement* in the following text:

Oui, l'enchantement s'accordait au vent de mars, à la froidure et à la pluie, aux herbes fraîches, hautes et drues. (Yes, it [pure Romance] went well with cold March wind and cold rain and long chilly grass.)<sup>17</sup>

Anne Kerzeas

---

<sup>14</sup> *Ducdame*, pp.448-9

<sup>15</sup> G. Bachelard, *Water and Dreams*, tr. E. Farrell, Dallas Institute, 1994 (quote tr. J. Peltier)

<sup>16</sup> Shakespeare, *As You Like It*, II, vi

<sup>17</sup> *A Glastonbury Romance*, Simon & Schuster, 1932, p.20

Anne Kerzeas est née et a vécu son enfance en Bourgogne. Etudiant la littérature comparée à l'université de Nice puis à Aix-en-Provence, elle a travaillé sur l'écriture du paysage chez Thomas Hardy et Alain-Fournier, puis se tourna vers l'activité de céramiste qu'elle exerce désormais dans les Cévennes, passionnée par son métier qu'elle relie tant à la littérature qu'à la campagne. [e-mail: annekerzeas@orange.fr]

oooooooooooooooooooo

## **Béla Hamvas (1897-1968)** **Un admirateur hongrois**

BELA HAMVAS, écrivain hongrois, fut un des plus grands penseurs métaphysiques du 20ème siècle, et montra l'étendue de ses sujets d'intérêt en littérature, histoire de la culture, histoire des sciences, psychologie, philosophie et langues orientales. C'était un non-conformiste dont les positions esthétiques furent violemment attaquées par György Lukács<sup>1</sup>, ce qui eut pour résultat que ses œuvres furent interdites de publication en 1947. A partir de 1948 il fut contraint de travailler sur les chantiers de construction et comme ouvrier non spécialisé dans diverses usines. La majeure partie de son œuvre ne fut publiée que bien après sa mort, à partir des années 1980.

Béla Hamvas avait la plus grande admiration pour John Cowper Powys, et le cite souvent dans ses livres. Il y eut un échange de correspondance entre les deux hommes en 1946 et 1947. Les lettres de Béla Hamvas semblent perdues, mais les réponses de JCP ont été publiées dans le *Powys Journal* III, 1993, avec une émouvante postface de Katalin Kemény, la femme de Hamvas, dont la traduction annotée de Rabelais fait encore autorité aujourd'hui.

En avril 2007 s'est tenue à Balatonfüred, Hongrie, une Conférence sur *Karneval*, l'œuvre majeure de Béla Hamvas. Les participants, une quarantaine de personnes venues d'Allemagne, de France, de Roumanie, de Serbie et de Slovénie ainsi bien sûr que des Hongrois, se sont ainsi retrouvés à Balatonfüred, charmante petite ville sur les bords du lac Balaton, pour discuter de l'œuvre du grand écrivain hongrois, et en particulier de la traduction, encore partielle en allemand, de *Karneval* (1948-51). Ce roman très long (3 volumes) et complexe, une 'comédie humaine' recouvrant les continents et les époques, ne fut publié qu'en 1985 en Hongrie, et n'a jusqu'ici été traduit dans sa totalité qu'en serbe. Bien que Béla Hamvas commence maintenant à être reconnu en Hongrie comme un très grand écrivain, il n'est guère connu en dehors de son pays. On peut toutefois se procurer un de ses ouvrages, *Philosophie du vin*<sup>2</sup>, qui a été traduit en français.

Le livre que John Cowper Powys a consacré aux cent plus grandes œuvres littéraires, *One Hundred Best Books* (1922), a peut-être servi de modèle pour *A száz könyv* (Cent Livres), le petit livre que Hamvas a écrit, contenant une liste des cent écrivains ou œuvres qui devraient selon lui être lus par tout honnête homme. Hamvas choisit, peu ou prou, les mêmes œuvres que JCP: Homère, Euripide, Horace, Dante, Rabelais, Cervantes, tous les grands Anglais, de Shakespeare et Sterne à Wordsworth et Keats. Il y a cependant de notables

---

<sup>1</sup> Lukács, György, 1885-1971, philosophe marxiste et sociologue hongrois d'expression allemande. Il influença les courants de pensée communistes européens et formula un système esthétique marxiste. Son livre le plus connu est *Histoire et conscience de classe*, 1923

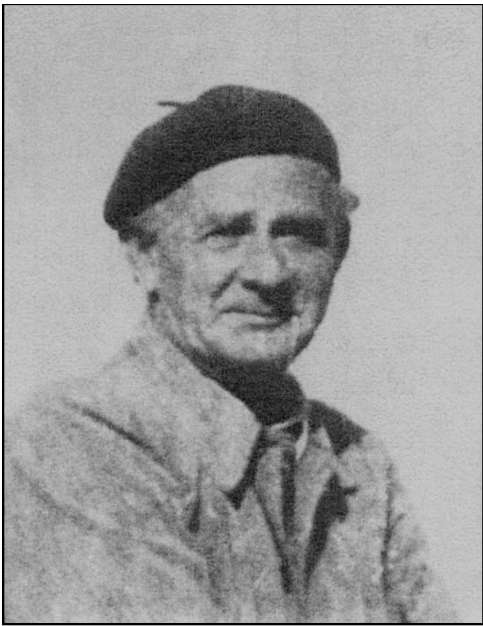
<sup>2</sup> Editions Marika Marghescu, 85567 Grafing bei München, Allemagne

Anne Kerzeas was born and spent her childhood in Burgundy. She studied Comparative Literature at the University of Nice and at Aix-en Provence. After working on the subject of landscape in Thomas Hardy and Alain-Fournier, she decided to become a ceramist in the Cevennes, uniting with great passion both literature and the countryside in her craft. [e-mail: [annekerzeas@orange.fr](mailto:annekerzeas@orange.fr)]

oooooooooooooooooooo

## **Béla Hamvas (1897-1968)** **A Hungarian Admirer**

ONE OF THE GREATEST metaphysical thinkers of the 20th century was Béla Hamvas, a Hungarian writer whose wide range of interests included literature, cultural history, history of science, psychology, philosophy and Eastern Asian languages. He was a non-conformist, whose æsthetic views were attacked by György Lukács<sup>1</sup>, resulting in the banning of his works from publication after 1947. From 1948 he lost his job and was forced to work on building sites and as an unskilled labourer in factories. Most of his writings were only published posthumously, after the early 1980s.



Béla Hamvas  
courtesy Maria Marghescu

Béla Hamvas had the greatest admiration for John Cowper Powys, whom he often quotes in his works. In 1946 and 1947 there was an exchange of correspondence between the two men and although Béla Hamvas's letters to John seem to be lost, John Cowper's answers were published in *The Powys Journal* III, 1993, with a moving postface by Katalin Kemény, Hamvas's wife, whose annotated translation of Rabelais into Hungarian is still a reference today.

In April 2007, a Conference was held at Balatonfüred in Hungary, on *Karneval* (1948-1951), Hamvas's major work. About forty people came to Balatonfüred, a charming city on Lake Balaton. They came from Hungary but also from France, Germany, Roumania, Serbia and Slovenia. The greatest part of the conference was dedicated to the as yet partial translation into German of *Karneval*. This complex novel of exceptional length (3 volumes), a 'human comedy' spanning continents and ages, which was published in Hungary in 1985, has so far only been translated in full into Serbian. Béla Hamvas is now recognised as a major writer in Hungary but is still more or less unknown outside his own country. His *Philosophy of Wine* and a short essay, *Trees*<sup>2</sup>, have both been translated into English together with various other essays.

JCP's famous *One Hundred Best Books* (1922) may have served as a model to Hamvas for *A száz könyv* (One Hundred Books), which contains a list of one hundred writers or works which should be read by every cultured reader.

<sup>1</sup> Lukacs, György, 1885-1971, Hungarian Marxist philosopher, writer and literary critic who influenced the mainstream of European Communist thought and formulated a Marxist system of aesthetics.

<sup>2</sup> Editio M Publishing House, Kucsera Ferenc Utea 1, 2000 Szentendre, Hungary

différences: Rousseau mais pas Voltaire, Dostoïevski mais aussi Gogol, le *Faust* de Goethe, mais également Hölderlin. Mais chez Hamvas dont le livre est plus récent, on trouve aussi Joyce et, bien sûr, Powys qui clôt la liste. Hamvas fait aussi une large place à des textes anciens de l'Inde (comme les *Upanishads*), du Tibet, de la Chine, le *Zohar*, Pascal, Thomas A Kempis, Eckhart, ou Jakob Böhme. Il cite aussi le *Mabinogion* gallois qui, en 1922, est absent des préoccupations de Powys. Mais Walter Pater, Conrad, Henry James, ou Thomas Hardy sont absents du "spectacle de marionnettes" de Hamvas. Voici donc la section n° 100 que Hamvas consacre à Powys:

100. Powys

La plupart des écrivains, des poètes et des artistes jouent d'un seul instrument, même ceux au registre le plus étendu, tels Dante ou Shakespeare. Très peu d'œuvres utilisent quatre ou cinq voix simultanément. Mais John Cowper Powys dans ses livres joue de tout un orchestre symphonique et cette polyphonie symphonique étourdissante a d'abord un effet écrasant; puis, après un certain temps elle commence à avoir un rôle rafraîchissant dans notre vie; et enfin elle devient la nécessité première de la vie. Que vous lisiez le grand *Wolf Solent* ou l'encore plus grand *Enchantements de Glastonbury*, ou n'importe lequel de ses essais comme *L'Apologie des Sens* ou *L'Art du Bonheur* ou *Les Plaisirs de la Littérature*, dans toutes ces œuvres vous trouverez un torrent verbal retentissant, sonore, assourdissant. C'est la mer qui apprend à Powys comment écrire. Et c'est l'homme total, complet, entier et universel qui parle en lui; vous trouverez dans ses œuvres tous les attributs, les aptitudes, les qualités, les capacités et les échecs, les erreurs et les crimes de l'humanité, et vous y trouverez ses esprits, ses spectres, ses ancêtres, ses descendants, ses anges, ses démons, ses diables.<sup>3</sup>

Le 11 mars 1947 John Cowper Powys écrivait à Béla Hamvas qui lui avait envoyé ce livre avec sa propre traduction en anglais du texte ci-dessus:

Oh comme j'ai été profondément honoré et gratifié par tout ce que vous dites de moi dans vos 100 Livres. J'étais tellement content. C'était une idée magnifique, mon cher Béla Hamvas, de m'envoyer cette *bonne traduction* avec le texte original, superbement imprimé.

Je suis tellement fier de posséder ce petit volume! Ah! cela me donne une telle satisfaction d'être un personnage vivant dans la magnifique présentation de votre Spectacle de Marionnettes montrant la confrérie écrivante d'une Planète tout entière!

Et, Ô, mon ami, comme vous avez su merveilleusement vous mesurer à notre langue au grain grossier et à la lourde frappe, langue gelée, avec ses sables de la mer, ses bancs et ses rochers! dans votre exposé sur l'*Age d'Or* et l'*Apocalypse*. *J'ai rangé ce précieux document avec d'autres trésors amassés au long des années* et le conserverai soigneusement jusqu'à ma mort.<sup>4</sup>

J. Peltier

---

<sup>3</sup> Béla Hamvas: *A száz könyv* ('Cent Livres'), Medio Kiado, Budapest, 2000 (tr. à partir de la traduction en anglais de cet extrait par Zoltan Danyi. Nos remerciements à Antal Dúl et à Medio Kiado pour l'autorisation de la publier).

<sup>4</sup> Voir *Powys Journal* III, 1993, p.163



Hamvas selects almost the same writers as JCP: Homer, Euripides, Horace, Dante, Rabelais, Cervantes, as well as the greatest English writers from Shakespeare to Sterne, Wordsworth and Keats. There are however some noticeable differences: Rousseau, not Voltaire, Dostoïevsky but also Gogol, Goethe's *Faust*, but Hölderlin too. In Hamvas's book, written more recently than Powys's, one also finds Joyce and, of course, Powys himself as number 100. Hamvas has added to his list ancient texts from India (the *Upanishads*), Tibet, China, as well as the Aramaic *Zohar*, Pascal, Thomas à Kempis, Master Eckhart or Jakob Böhme. He also mentions the *Mabinogion*, which in 1922 was not a preoccupation for Powys. But in Hamvas's "Puppet-Show" neither Walter Pater, Conrad, Henry James nor Thomas Hardy are to be found. Below is section n° 100 which Hamvas devoted to Powys:

*100. Powys*

Most writers, poets and artists play on a single instrument, even the richest, such as Dante or Shakespeare. There are only very few works that use four or five voices simultaneously. But John Cowper Powys in his works scores for a symphonic orchestra and this dizzy symphonic polyphony has at first a crushing effect; then, after a while it begins to play a refreshing role in one's life; and finally it becomes life's prime necessity. No matter whether you read the great *Wolf Solent* or the even greater *Glastonbury Romance*, or any of the essays such as *In Defence of Sensuality* or *The Art of Happiness* or the *Pleasures of Literature*: in all these works you will find a resounding and sonorous and clamouring stream of words. It was the sea that taught Powys how to write. And it is the whole, the complete, the total and universal man that speaks through him, and in his works you will find all the attributes and aptitudes and qualities and parts and capabilities and failures and errors and crimes of mankind, and you will find there all its spirits and ghosts and ancestors and descents and angels and demons and devils.<sup>3</sup>

Béla Hamvas sent Powys his book together with his own translation of the above extract. On 11 March 1947 John Cowper Powys replied:

O how deeply I was honoured and gratified by all you said for me in your 100 Books. I was so pleased. It was excellent of you my dear Béla Hamvas, to send that *good translation* with the beautifully printed original.

I am so proud to possess this little volume! Aye! it gives me such deep satisfaction to be a living character in your beautifully presented Puppet-Show of a whole Planet's writery!

And O my friend how wonderfully you have handled our coarse-grained heavy-hitting frost-bitten sea-sandy and sea-shoal rocky tongue! in this discourse of yours on the *Golden Age* and the *Apocalypse*. I *have put this precious document away among life-kept treasures & shall keep it safe till I die.*<sup>4</sup>

J. Peltier

---

<sup>3</sup> Béla Hamvas: *A száz könyv* ('One Hundred Books'), Medio Kiado, Budapest, 2000 (this extract tr. Zoltan Danyi. Our thanks to Antal Dúl and Medio Kiado for permission to publish this translation).

<sup>4</sup> *Powys Journal* III, 1993, p.163

## Pêle-Mêle

— Overlook Duckworth a publié dans une nouvelle édition *Porius*, ainsi qu'une biographie de John Cowper Powys, *Descents of Memory*, par Morine Krissdóttir.

— A.N. Wilson dans *After the Victorians* (2006) offre un portrait de la Grande-Bretagne des années 1900 jusqu'au couronnement d'Elizabeth II, et consacre plusieurs pages à JCP dont il mentionne "les quatre magnifiques romans dits du Wessex". Il n'hésite pas à affirmer que ces romans sont les seuls en langue anglaise à rivaliser avec les romans russes, y compris ceux de Dostoïevski. Wilson définit *Porius* ainsi: "même s'il a quelques défauts c'est un immense chef-d'œuvre sur le passé de la Grande Bretagne, sa personnalité physique, son peuple et sa religion."

— Dans l'*American Book Review* de Novembre-Décembre 2006 paraît une critique du livre de Jerome McGann *The Scholar's Art: Literary Studies in a Managed World* mentionnant 'le romancier gallois moderne John Cowper Powys scandaleusement sous-estimé'. JCP est un des écrivains préférés de McGann.

— *La Fosse aux chiens* de JCP publié au Seuil en 1976 avait été traduit par l'écrivain Daniel Mauroc (1926-2007) qui vient de mourir. En 1942 il était entré à la BBC puis, revenu en France en 1944, il publia une revue, *Janus*, et rencontra à Paris beaucoup d'écrivains anglais et américains. En dehors de son œuvre personnelle, il fut un 'passeur' pour la littérature anglo-saxonne.

— Un site à consulter pour les Powysiens francophones. L'auteur, anonyme, de ces notules consacre des analyses pertinentes aux principaux essais de JCP, ainsi qu'à *Autobiographie*.

<<http://www.testamentdespoetes.be/nfo%20powys.htm>>

— Patchin Place, le célèbre lieu à Greenwich Village où Alyse Gregory, Llewelyn Powys, JCP et Phyllis Playter ont vécu, ainsi que le poète e.e. cummings, figure dans un site sur l'architecture à New York:

<<http://www.nyc-architecture.com/GV/GV030PatchinPlace.htm>>

Il comporte textes, photos anciennes et modernes, et reproduit certaines pages sur cet endroit de mon site 'John Cowper in America'.

— *The Powys Review* n°33/34 est annoncé. Il contiendra des articles de T.J. Diffey, Tony Hallett, W.J. Keith, Susan Rands ainsi qu'une nouvelle de Theodore Powys et quelques articles critiques. Pour le commander, écrire à:

Mrs B. Humfrey  
Beeches House  
25 Harborough Road  
Desborough NN14 2QS

Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions, au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part.

Pascal, *Pensées*, ed. L.Brunschvicg, Hachette, 1950, p.40



Lake Balaton, Hungary

## Pêle-Mêle

— Overlook Duckworth has just published a new edition of *Porius* together with a biography of John Cowper Powys, *Descents of Memory*, by Morine Krissdóttir.

— *After the Victorians* (2006) by A.N. Wilson offers a description of Great Britain from the 1900s to Elizabeth II's coronation. Wilson devotes some pages to JCP, mentioning "the four magnificent Wessex novels" and he has no hesitation in saying that these novels are the only ones in English to rival Russian novels, particularly Dostoïevsky's. He defines *Porius* as "a huge, albeit flawed, masterpiece about the British past, its physical being, its people and its religion."

— In the November / December 2006 issue of *American Book Review*, Brian McHale reviews Jerome McGann's *The Scholar's Art: Literary Studies in a Managed World* and mentions "the scandalously undervalued modernist-era Welsh novelist John Cowper Powys". JCP is one of McGann's favourite writers.

— The French writer Daniel Mauroc, who had translated JCP's *The Inmates* (published by Le Seuil, 1976) died this year. In 1942 he worked for the BBC, then back in France in 1944 he published a magazine, *Janus*, and met English and American writers. Apart from his own literary work, he also helped to introduce Anglo-Saxon literature into France.

— Patchin Place, NY: an interesting site on architecture includes texts, historic and modern photographs, and reproduces certain pages from my site 'John Cowper Powys in America'.

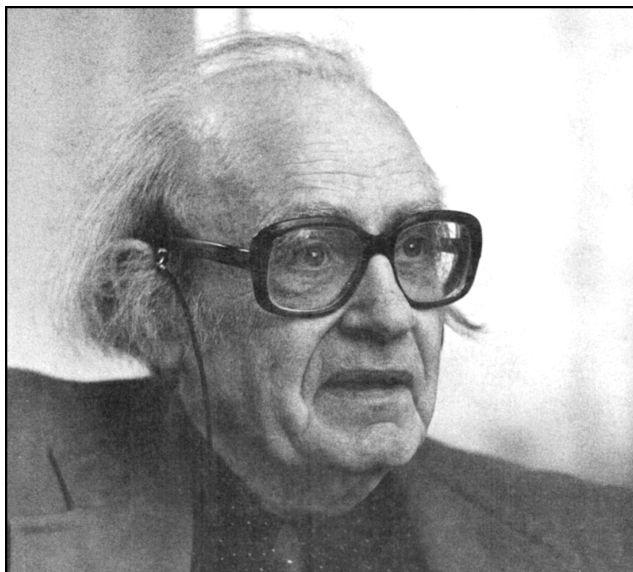
<<http://www.nyc-architecture.com/GV/GV030PatchinPlace.htm>>

— The last *Powys Review*, n°33/34 is in preparation. It will contain articles by T.J. Diffey, Tony Hallett, W.J. Keith, Susan Rands, a short story by Theodore Powys, and reviews by Jeremy Hooker and others. Orders are to be sent to:

Mrs B. Humfrey  
Beeches House  
25 Harborough Road  
Desborough NN14 2QS

This whole visible world is only an imperceptible mark upon the ample bosom of nature. No idea of ours can begin to encompass it. No matter how we extend our conceptions beyond the confines of imaginable space, we can bring forth nothing but atoms, at the cost of the reality of things. It is a sphere whose centre is everywhere and whose circumference is nowhere. John Berger, *Selected Essays*, Geoff Dyer ed., Vintage, 2001, p.125.

**Sven Erik Täckmark**  
Malmö 1916–Stockholm 2007



*Catalogue, Uppsala universitetsbibliotek, 1990*

UN GRAND POWYSIEN vient de disparaître, en la personne de Sven Erik Täckmark. Il avait consacré sa vie à faire connaître John Cowper Powys en Suède. Ceux qui ont lu les lettres que JCP lui a adressées, *Powys to Eric the Red*, se rappelleront que Sven Erik était venu à Corwen en 1936 afin de rencontrer ‘son’ grand écrivain. Une longue correspondance s’ensuivit pendant une vingtaine d’années avec Sven Erik, devenu entre-temps libraire spécialisé dans le commerce des livres anciens. Il a été l’inspirateur de la fondation de la Société Powys suédoise et organisa en 1990 la toute première exposition autour de JCP. Etaient ainsi mise à l’honneur à la Bibliothèque royale d’Uppsala sa belle collection de lettres, de photographies et de livres dédiés. Il traduisit divers livres de JCP, et comme l’écrivait son ami anglais Cedric Hentschel, un autre grand Powysien : “Je salue Eric le Rouge, sinon comme *troll*, du moins comme *trollkarl*, un magicien dont la capacité à convertir les rythmes uniques de John Cowper Powys dans la prose suédoise transcende les possibilités normales du traducteur et suggère plutôt la perspicacité et l’autorité d’un médium.”

WE RECENTLY LOST a great Powysian in the person of Sven Erik Täckmark. He dedicated his life to making John Cowper Powys better known in Sweden. As people who have read JCP’s letters to him, *Powys to Eric the Red*, will remember, Sven Erik had come to Corwen in 1936 to meet ‘his’ great writer. A lengthy correspondence ensued for some twenty years with Sven Erik who had become an antiquarian bookseller in Stockholm. His was the inspiration for the foundation of the Swedish Powys Society and in 1990 he organised the very first Powys exhibition. His outstanding collection of letters, photographs and signed Powys books was thus shown at the famous *Carolina Revivida* Library in Uppsala. He was also a talented translator and as his English friend Cedric Hentschel, another respected Powysian, wrote : “I salute Eric the Red, if not as a *troll* then as a *trollkarl*: a magician whose ability to convert the unique rhythms of John Cowper Powys into Swedish prose transcends the translator’s normal competence and suggests, rather, the insight and authority of a medium.”

## ***Psychoanalysis and Morality (an extract)***

The importance of what is now called 'Psychoanalysis' has hardly been fully realised even yet. But there are not wanting signs and tokens that seem to suggest that it may prove as drastic a turning-point in the history of the human mind as was the theory of Copernicus in the history of the heavens. For it throws such startling side-lights upon the nature of sex and man's relation to sex as to go a long way towards creating a complete revolution in our Western attitude to these things.

Morality has of course other aspects than the sexual one; but the deadly and dominating power of the sex-instinct in the human race is so overwhelming that the popular connotation of morality with sex-morality has enormous justification. It must not be supposed that this tremendous revolution in our moral ideas will take place as the direct result of psychoanalytical investigation.

(John Cowper Powys, *Psychoanalysis and Morality*, Colbert, USA, 1923, p.5)

\* \* \*

Važnosti pojave koju nazivamo psihoanalizom još ni dan danas nismo posve svjesni. No, čini se da mnogo toga ukazuje na to da bi se ona mogla pokazati upravo onakvom temeljitom prekretnicom u povijesti ljudskoga uma kakva je Kopernikova teorija bila u povijesti neba. Psihoanaliza, naime, bacajući tako zapanjujuće svjetlo na narav seksualnosti i čovjekov odnos prema njoj, kao da se uputila na dugačak put prema potpunoj revoluciji u našem zapadnjačkom pogledu na te stvari.

Moralnost se, dakako, ne ograničava na seksualnost, ali smrtonosma je i dominantna moć koju seksualni nagon ima na ljudski rod toliko velika da uvelike opravdava uobičajeno izjednačavanje etike i etike seksualnosti. Nipošto ne treba pretpostaviti da će ova strahovita revolucija u našim moralnim shvaćanjima biti izravna posljedica psihoanalitičkih istraživanja.

(John Cowper Powys, *Psihoanaliza i Moralnost*, tr. Marko Gregorić, Naklada Jesenski i Turk, Zagreb, 2001, p.7)

\* \* \*

Nous n'avons pas encore tout à fait saisi l'importance de ce que l'on appelle maintenant la Psychanalyse. Mais il ne manque pas de signes, d'indications qui semblent suggérer que cela pourrait bien être un tournant dans l'histoire de l'esprit humain, comme l'était la théorie copernicienne dans l'histoire de l'astronomie. Car la Psychanalyse jette sur la nature du sexe et la relation de l'homme au sexe un éclairage latéral si surprenant qu'elle fait faire au monde occidental un bond en avant vers une révolution totale dans son attitude envers ces sujets.

La morale comporte, bien sûr, d'autres aspects que la morale sexuelle; mais le pouvoir dévastateur et dominant de l'instinct sexuel est si envahissant que la confusion populaire entre morale et morale sexuelle est parfaitement justifiée. Il ne faut pas pour autant s'attendre à ce que cette extraordinaire révolution dans nos idées morales soit le résultat direct de l'investigation psychanalytique.

Directrice de la publication:     Jacqueline Peltier  
                                              *Penn Maen*  
                                              14 rue Pasteur  
                                              22300 Lannion

e-mail: [J.Peltier@laposte.net](mailto:J.Peltier@laposte.net)

Abonnement annuel 5,00 € pour 2 numéros

Imprimée par nos soins

Numéro 14, 7 décembre 2007. Dépôt légal à parution

ISSN 1628-1624